

# TROTSKI ET LE TROTSKISME

## TEXTES ET DOCUMENTS

*« Les vieux militants marxistes russes connaissent Trotski et il est inutile de leur en parler. Mais la jeune génération ouvrière ne le connaît pas et il faut lui en parler... Il faut que la jeune génération sache avec qui elle a affaire, lorsque certaines personnes élèvent des prétentions incroyables... » (Lénine)*

### Sommaire :

#### **Note de l'Editeur (p. 2)**

**Sur la conception du Parti du Proletariat. La discussion des statuts du Parti au II<sup>e</sup> Congrès du P.O.S.D.R., Londres, 1903 (p. 3)**

Les statuts et l'opportunisme (V. I. Lénine) (p. 3)

**Sur le caractère de la Révolution russe. La théorie de la « révolution permanente ». L'attitude envers la paysannerie. La victoire du socialisme dans un seul pays (p. 5)**

Trois erreurs de Trotski (V. I. Lénine) (p. 5)

Deux voies de la révolution (V. I. Lénine) (p. 6)

La théorie de la « révolution permanente » et le léninisme (J. Staline) (p. 7)

**Trotski, liquidateur du Parti prolétarien. Son activité fractionnelle. Sa lutte contre Lénine et les bolcheviks (p. 12)**

La crise d'unification dans notre Parti (V. I. Lénine) (p. 12)

La politique d'aventures et de scission de Trotski (V. I. Lénine) (p. 14)

Sens historique de la lutte intérieure du Parti (V. I. Lénine) (p. 16)

Extrait d'une résolution du 2<sup>e</sup> groupe parisien du Parti social-démocrate russe (V. I. Lénine) (p. 19)

A tous les organisations, groupes, cercles du Parti social-démocrate (V. I. Lénine) (p. 19)

Remarque de la rédaction sur la correspondance de Saint-Petersbourg (V. I. Lénine) (p. 19)

La nouvelle fraction des conciliateurs ou des vertueux (V. I. Lénine) (p. 20)

La diplomatie de Trotski et la plate-forme des *partitsi* (V. I. Lénine) (p. 20)

Les liquidateurs contre le Parti (V. I. Lénine) (p. 21)

La désagrégation du bloc d'août (V. I. Lénine) (p. 21)

La violation de l'unité au cri de « Vive l'unité ! » (V. I. Lénine) (p. 22)

**Trotski et la guerre (p. 23)**

Le kautskisme (V. I. Lénine) (p. 23)

Du défaitisme pendant la guerre impérialiste (V. I. Lénine) (p. 23)

Les buts de l'opposition en France (V. I. Lénine) (p. 24)

**La Révolution d'Octobre (p. 25)**

La crise est mûre (V. I. Lénine) (p. 25)

Contre la temporisation (V. I. Lénine) (p. 25)

**La paix de Brest-Litovsk (p. 27)**

La fausse tactique de Trotski (V. I. Lénine) (p. 27)

**Trotski et les syndicats (p. 28)**

Des syndicats, du moment présent et de l'erreur du camarade Trotski (V. I. Lénine) (p. 28)

**Trotski et le léninisme (p. 31)**

Lettre à Tchkeïdzé (L. Trotski) (p. 31)

Lettre à M. Olminski (L. Trotski) (p. 31)

**L'opposition Trotski-Zinoviev (p. 33)**

Les divergences fondamentales entre le Parti et l'opposition (J. Staline) (p. 34)

Les raisons de l'exclusion du Parti de Trotski (J. Staline) (p. 36)

L'activité contre-révolutionnaire de l'opposition (J. Staline) (p. 37)

L'essence du trotskisme (J. Staline) (p. 37)

Ce qu'est le trotskisme (J. Staline) (p. 38)

Ce que les trotskistes préparaient aux ouvriers (Pravda) (p. 39)

Le trotskisme actuel (J. Staline) (p. 42)

**Le trotskisme et l'Espagne (p. 44)**

L'activité des trotskistes en Espagne (I. Falcon) (p. 44)

Les trotskistes en Espagne (M. Koltsov) (p. 46)

Edition électronique réalisée par Vincent Gouysse à partir du fac-similé reproduit par les Editions Norman Béthune en 1971. (L'ouvrage original a été publié en 1937 par le Bureau d'Editions.)

[WWW.MARXISME.FR](http://WWW.MARXISME.FR)

## **Note de l'Editeur**

*Ce sont les mêmes préoccupations qui dictaient à Lénine les lignes que l'on vient de lire sur la page de titre qui nous ont incités à publier ce recueil de textes et de documents.*

*Nous y avons été encouragés, d'autre part, par les demandes nombreuses et insistantes qui nous sont parvenues de lecteurs appartenant à des tendances très diverses du mouvement ouvrier.*

*Précisons d'abord que s'il s'agit d'un choix, il n'y a dans ce choix rien d'arbitraire. Nous avons simplement pris les problèmes essentiels qui ont, depuis plus de trente ans, divisé léninisme et trotskisme et avons donné, à propos de chacun, les extraits les plus caractéristiques. Nous aurions pu en donner le double, tout aussi accablants pour Trotski, sa doctrine et son action.*

*De la lecture abondante qu'il nous a fallu refaire des oeuvres de Lénine, Staline, Trotski, etc., une conclusion incontestable s'est dégagée avec force à mesure que nous progressions dans notre tâche. Au cours des quarante années de sa vie politique, l'accord et la collaboration de Trotski avec Lénine et le Parti bolchévik n'ont été qu'exceptionnels et accidentels, son opposition au léninisme au contraire a été la règle. La Révolution d'Octobre, dans son tourbillon, a entraîné bien des éléments incertains auxquels elle a prêté un peu de sa gloire et de son auréole et qui l'ont quittée dès que le flux était passé et que les premières difficultés de la construction du monde nouveau surgissaient. Trotski a été le plus typique de ces « compagnons de voyage », arrivés tard et descendus tôt.*

*Quarante ans d'activité politique, dix ans seulement (1917-1927) dans le Parti bolchévik et les deux tiers de cette décade occupés dans des luttes fractionnelles incessantes contre la majorité du Comité central du P.C. de l'URSS. Ces chiffres sont suggestifs.*

*On ne saurait reprocher à Trotski un manque de constance. Il y a en réalité chez lui une persistance singulière dans l'erreur, qui l'a toujours tenu en marge du marxisme conséquent, puis du mouvement prolétarien révolutionnaire.*

*On suivra, en lisant ces extraits, le chemin qu'il a parcouru et qui l'a mené du menchévisme à la contre-révolution, à la collaboration éhontée avec le fascisme le plus avéré. Ainsi, les voies de Lénine et de Trotski n'apparaissent pas comme parallèles, mais comme sans cesse de plus en plus divergentes.*

*Que reste-t-il après tout cela des « prétentions incroyables », dont parlait déjà Lénine, de Trotski et de ses adeptes, petites sectes de comploteurs contre-révolutionnaires sans appui dans les masses ouvrières ? Que valent les étiquettes démagogiques, mensongères et trompeuses dont ils s'affublent pour passer en contrebande leur marchandise frelatée : « bolchevik-léniniste », « Parti communiste internationaliste », « Parti ouvrier internationaliste » ? Ils voudraient se couvrir du drapeau de Lénine pour trahir le léninisme comme d'autres autrefois se réclamèrent de Marx pour réviser le marxisme.*

*Nous espérons que ce travail rapide aidera à éclaircir cette question des rapports du trotskisme avec le marxisme-léninisme. Il ne constitue qu'une première et modeste tentative, et un ouvrage plus complet reste à écrire.*

*Tel quel, nous pensons qu'il ne sera pas sans utilité, car il faut que tous les travailleurs, tous les militants du communisme et du Front populaire « sachent avec qui ils ont affaire ».*

## **SUR LA CONCEPTION DU PARTI DU PROLÉTARIAT**

### **La discussion des statuts du Parti au II<sup>e</sup> congrès du P. O. S. D. R., Londres, 1903**

*L'activité politique de L. D. Trotski remonte aux dernières années du siècle passé. Mais ce n'est qu'en 1902 qu'il fit la connaissance personnelle de Lénine à Londres. Ce dernier essaya d'utiliser Trotski, comme il le faisait avec tous les jeunes militants, dans l'intérêt du mouvement révolutionnaire. C'est ainsi qu'il le fit collaborer pendant quelque temps à l'Iskra, organe central du Parti, alors sous la direction d'un comité de rédaction qui comprenait, outre Lénine, Plékhanov, Axelrod, Potressov et Véra Zassoulitch.*

*Lorsque, au II<sup>e</sup> congrès du Parti ouvrier social-démocrate russe (Londres, 1903), éclatèrent les premières divergences profondes entre les social-démocrates révolutionnaires (bolcheviks) et les opportunistes (menchéviks) sur la question des statuts du Parti, qui devaient au fond définir la vraie nature du Parti du prolétariat, c'est dans le camp des opportunistes de droite que se rangea Trotski.*

*Alors que Lénine proposait un projet de programme du Parti qui mettait en avant, fait unique dans la II<sup>e</sup> Internationale, le mot d'ordre de la dictature du prolétariat, Trotski se prononça contre Lénine et défendit une thèse selon laquelle la dictature du prolétariat n'était possible que le jour où la classe ouvrière et le Parti « seraient devenus presque identiques », où le prolétariat composerait la majorité de la population et les socialistes pourraient conquérir pacifiquement la majorité parlementaire.*

*Les statuts proposés par Lénine avaient pour but de créer un Parti d'un type nouveau, homogène et combatif. Pour y être admis, il ne s'agissait point seulement d'en accepter le programme et de payer des cotisations, mais aussi et surtout de militer pratiquement dans l'une des organisations de base. C'est contre ce dernier point qui fermait la porte du Parti aux éléments hésitants, peu fermes, que s'élevèrent tous les opportunistes, et Trotski parmi eux. Dans le passage ci-dessous, Lénine réfute certains arguments de Trotski, en montre l'inanité et le caractère antimarxiste. Trotski avait déclaré notamment : « Je ne savais pas qu'il fût possible de conjurer l'opportunisme par des statuts... Je n'attribue pas une importance mystique aux statuts ! »*

\*\*\*

### **LES STATUTS ET L'OPPORTUNISME**

Parmi ces considérations destinées à justifier la formule de Martov [*Les statuts de Martov (menchévik), qui ne demandaient aux adhérents que la reconnaissance du programme du Parti et le soutien financier de celui-ci, ouvraient l'entrée du Parti à tous les éléments instables, non prolétariens, enclins à l'opportunisme. (N. R.).*], il faut ranger en particulier la phrase dans laquelle Trotski déclare que l'opportunisme a des causes beaucoup plus complexes (ou beaucoup plus profondes) que tel ou tel point des statuts, qu'il découle de la différence de développement de la démocratie bourgeoise et du prolétariat... Il ne s'agit pas de savoir si les points des statuts peuvent créer l'opportunisme, il s'agit de forger, avec, ces points, une arme plus ou moins efficace contre l'opportunisme. Plus les causes de l'opportunisme sont profondes et plus cette arme doit être tranchante. C'est pourquoi justifier par les causes profondes de l'opportunisme la formule qui lui ouvre la porte, c'est tout simplement se ranger du côté des « suiveurs ». Lorsque Trotski était contre Liber [*Social-démocrate menchévik. (N. R.).*], il comprenait que les statuts sont comme la « méfiance organisée » de l'avant-garde contre l'arrière-garde ; mais quand il s'est trouvé du côté de Liber, il a oublié ses déclarations et s'est mis à justifier par des « raisons complexes », par le niveau de développement du prolétariat le fait que cette méfiance n'est chez nous que faiblement organisée. Voici encore un autre argument de Trotski :

Il est beaucoup plus facile pour les jeunes intellectuels organisés d'une façon ou d'une autre de s'inscrire sur les listes du Parti.

En effet, et c'est pourquoi cette formule, en vertu de laquelle des éléments même non organisés *se déclarent* membres du Parti, est entachée d'amorphisme intellectualiste, contrairement à la mienne qui refuse à ces éléments le droit de « s'inscrire sur les listes du Parti ». Trotski dit que si le C. C. « ne reconnaît pas » les organisations des opportunistes, c'est uniquement à cause du caractère des personnes, mais que ces personnes étant connues comme individualités politiques, elles cessent d'être dangereuses et peuvent être éliminées par le boycottage du Parti. Cela n'est vrai que pour les cas où il faut éliminer du Parti (et encore n'est-ce vrai qu'à moitié, car un parti organisé élimine par un vote et non par le boycottage). Mais cela est complètement faux pour les cas beaucoup plus fréquents où il serait stupide d'éliminer et où il ne faut que contrôler. Dans certaines conditions, le C. C. peut intentionnellement inclure dans le Parti une organisation incomplètement sûre, mais capable de travailler, afin de l'éprouver, afin d'essayer de la diriger dans la bonne voie, afin de paralyser ses déviations partielles, etc. Une telle admission n'est pas dangereuse si l'on ne permet pas aux organisations de « s'inscrire » elles-mêmes sur les listes du Parti. Elle sera même souvent utile pour la mise en lumière de vues erronées ou d'une tactique fautive.

Mais si les normes juridiques doivent correspondre aux rapports réels, la formule de Lénine doit être rejetée, déclare plus loin Trotski. Là encore il parle en opportuniste. Les rapports réels ne sont pas immuables ; ils vivent et se développent. Les normes juridiques peuvent correspondre au développement progressif de ces rapports, mais elles peuvent aussi (si elles sont mauvaises) correspondre à une régression ou à un arrêt dans le développement. Ce dernier cas est celui de Martov.

*Mai 1904.*

*V. I. Lénine : « Un pas en avant, deux arrière », Œuvres complètes, tome VI, p. 216-217 (note), éd. russe.*

## **SUR LE CARACTERE DE LA RÉVOLUTION RUSSE**

### **Les théorie de la « révolution permanente »**

#### **L'attitude envers la paysannerie**

#### **La victoire du socialisme dans un seul pays.**

*Peu de temps après le II<sup>e</sup> congrès, une lutte acharnée s'engagea entre le bolchévisme et le menchévisme. Dans sa brochure « Un pas en avant, deux pas en arrière », Lénine explique que le prolétariat devra exercer l'Hégémonie dans la prochaine révolution russe. Trotski, qui écrit à ce moment sa brochure « Nos tâches politiques », devient le porte-parole des ennemis les plus acharnés de Lénine dans le camp menchévik. Aussitôt après le congrès où s'effectua la scission du Parti ouvrier social-démocrate de Russie en bolcheviks et menchéviks, les adversaires de Lénine, restés en minorité au congrès, convoquèrent, en septembre 1903, une conférence pour lutter contre les décisions du congrès. Cette conférence fut organisée par Trotski et Martov. Trotski se rangeait ainsi parmi les menchéviks lors de la naissance même du menchévisme.*

*Dans le cours du mouvement révolutionnaire en Russie, les divergences entre les bolcheviks d'un côté, les menchéviks et Trotski de l'autre, s'accrochèrent. En 1905, comme contrepoids à la ligne révolutionnaire de Lénine et à sa théorie de la transformation de la révolution bourgeoise-démocratique en révolution socialiste, Trotski développa sa fameuse théorie sur la « révolution permanente », théorie qu'il avait du reste empruntée au pseudo-marxiste allemand Parvus, devenu par la suite chauvin et agent de l'impérialisme allemand. Cette théorie d'aventurier qui niait le rôle dirigeant dit prolétariat à l'égard de la paysannerie et affirmait que cette dernière était incapable de s'allier à la classe ouvrière pour la lutte contre l'autocratie, menaçait de mort la révolution russe. Cette théorie sema la division dans le front commun des forces motrices de la révolution ; elle écartait de la lutte révolutionnaire les innombrables masses de la paysannerie russe, elle condamnait la classe ouvrière à l'isolement dans la lutte révolutionnaire et servait ainsi la cause de la réaction.*

*Voici des textes où Lénine répond à Trotski :*

\*\*\*

### **TROIS ERREURS DE TROTSKI**

Trotski commet une erreur fondamentale : il ne voit pas le caractère bourgeois de la révolution et ne comprend pas comment s'opérera le passage de cette révolution à la révolution socialiste. De cette erreur fondamentale découlent des erreurs partielles, que Martov répète en reproduisant et en approuvant certains passages de Trotski.

Afin d'éclaircir cette question embrouillée par Martov, nous allons démontrer l'inexactitude des raisonnements que Martov approuve chez Trotski. La coalition du prolétariat et de la paysannerie

présuppose qu'un des partis bourgeois existants s'annexera la paysannerie ou bien que la paysannerie créera son propre parti, puissant et indépendant.

Cela est faux, tant au point de vue théorique qu'au point de vue de la révolution russe. La coalition des classes ne présuppose nullement l'existence d'un parti en général. On confond ici la question des classes et la question des partis. La coalition des classes susmentionnées ne présuppose nullement que l'un des partis bourgeois existants s'annexe la paysannerie, ni que la paysannerie crée son propre parti puissant et indépendant. Au point de vue théorique cela est évident, tout d'abord parce que la paysannerie répugne particulièrement à l'organisation en partis, ensuite parce que la création de partis paysans est particulièrement longue et difficile au cours de la révolution bourgeoise, de sorte qu'un parti paysan « puissant et indépendant » ne peut guère apparaître qu'à la fin de cette révolution. D'autre part, l'expérience de la révolution russe montre clairement que la coalition du prolétariat et de la paysannerie s'est réalisée des dizaines et des centaines de fois sous les formes les plus diverses, quoiqu'il n'existât aucun parti paysan puissant et indépendant...

Le bloc politique se réalise à différents moments historiques soit par un accord pour la coalition des forces dans l'insurrection, soit par une entente parlementaire pour l'action commune contre les réactionnaires et les cadets. Au cours de la révolution, l'idée de la dictature du prolétariat et de la paysannerie a trouvé son expression pratique sous mille formes, depuis la signature du manifeste sur le refus des impôts et le retrait des dépôts (décembre 1905), depuis la signature des appels à l'insurrection (juillet 1906) jusqu'aux votes à la deuxième et à la troisième Douma, en 1907 et 1908.

La deuxième affirmation de Trotski, rapportée par Martov, est également inexacte. Il n'est pas vrai que

toute la question est de savoir qui fournira le contenu de la politique gouvernementale, qui groupera une majorité homogène.

Cela est particulièrement faux quand Martov s'en sert comme argument contre la dictature du prolétariat et de la paysannerie. Trotski admet lui-même la « participation des représentants de la population démocratique » au « gouvernement ouvrier », c'est-à-dire admet un gouvernement formé des représentants du prolétariat et de la paysannerie. A quelles conditions peut-on admettre la participation du prolétariat au gouvernement de la révolution, c'est là une question spéciale, sur laquelle il est fort possible que les bolcheviks ne tombent pas d'accord non seulement avec Trotski, mais aussi avec les social-démocrates polonais. Mais la question de la dictature des classes révolutionnaires ne se ramène nullement à la question de la majorité dans tel ou tel gouvernement révolutionnaire, à la question des conditions d'admission des social-démocrates dans tel ou tel gouvernement.

Enfin, la troisième opinion de Trotski, encore qu'elle paraisse juste à Martov, est la plus fautive de toutes.

Qu'elle [la paysannerie] le fasse [c'est-à-dire se rallie au régime de la démocratie ouvrière], même avec aussi peu de conscience que lorsqu'elle se rallie au régime bourgeois.

Le prolétariat ne saurait tabler sur l'inconscience et les préjugés de la paysannerie, à l'instar des bourgeois qui s'appuient sur elle, ni admettre la persistance en période révolutionnaire de l'inconscience et de la passivité ordinaires de la paysannerie...

En tout cas, la conclusion de Martov, qui déclare que la conférence est tombée d'accord avec Trotski sur la question des rapports entre le prolétariat et la paysannerie dans la lutte pour le pouvoir, ne correspond nullement aux faits, car la conférence n'a pas eu l'intention d'examiner cette question et, en réalité, ne l'a pas examinée.

Mars 1909.

V. I. Lénine : « *Le but de la lutte du prolétariat dans notre révolution* », *Œuvres complètes, tome XIV, p. 44-47, édition russe.*

\*\*\*

## DEUX VOIES DE LA REVOLUTION

Déterminer les rapports des classes dans la révolution prochaine, tel est le principal problème du parti révolutionnaire... Trotski résout ce problème de façon erronée dans *Naché Slovo*. Il répète sa théorie de 1905, sans se donner la peine de réfléchir aux raisons pour lesquelles la vie, dix années durant, a passé outre à sa magnifique théorie.

La théorie originale de Trotski emprunte aux bolcheviks l'appel à la lutte révolutionnaire décisive et à la conquête du pouvoir politique par le prolétariat et, aux menchéviks, la « négation » du rôle de la paysannerie. La paysannerie, paraît-il, s'est divisée, différenciée et est devenue de moins en moins apte à jouer un rôle révolutionnaire ; en Russie, une révolution « nationale » est impossible, « nous vivons à l'époque de l'impérialisme », or, « l'impérialisme oppose non la nation bourgeoise à l'ancien régime, mais le prolétariat à la nation bourgeoise ».

Voilà un exemple amusant de la façon dont on peut jongler avec le mot « impérialisme ». Si, en Russie, le prolétariat s'oppose déjà à la « nation bourgeoise », il s'ensuit que la Russie est à la veille de la révolution socialiste. Alors le mot d'ordre « Confiscation des propriétés terriennes » (répété par Trotski en 1915) est faux et il faut parler non pas de « l'ouvrier révolutionnaire », mais du « gouvernement socialiste ouvrier ». A quel degré de confusion arrive Trotski, on peut le voir par la phrase dans laquelle il dit que le prolétariat entraînera également les masses populaires non prolétariennes !! Trotski n'a pas songé que, si le prolétariat parvient à entraîner les masses non prolétariennes des campagnes à la confiscation des propriétés terriennes et à renverser la monarchie, ce sera là précisément le parachèvement de la « révolution nationale bourgeoise » en Russie, la dictature démocratique révolutionnaire du prolétariat et de la paysannerie.

Les dix années qui se sont écoulées de 1905 à 1915 ont démontré l'existence de deux lignes de classe dans la révolution russe. La différenciation de la paysannerie a renforcé la lutte de classe dans les campagnes, réveillé de nombreux éléments indifférents à la vie politique, rapproché le prolétariat rural du prolétariat des villes (les bolcheviks, depuis 1900, n'ont cessé de réclamer l'organisation spéciale du prolétariat rural et ont inséré cette revendication dans la résolution du congrès menchévik de Stockholm). Mais l'antagonisme de la « paysannerie » et des Markov-Romanov-Khlostov est allé grandissant, a revêtu une forme aiguë. C'est là une vérité éclatante, que Trotski, même avec des milliers de phrases et des dizaines d'articles, ne parviendra pas à réfuter. Trotski aide en fait les politiciens ouvriers libéraux de Russie, qui, par « négation » du rôle de la paysannerie, entendent le refus de pousser les paysans à la révolution.

Or, c'est là maintenant qu'est le point capital. Le prolétariat lutte et luttera stoïquement pour la conquête du pouvoir, pour la République, pour la confiscation des terres, c'est-à-dire pour entraîner la paysannerie et utiliser en entier sa force révolutionnaire, pour faire participer les « masses populaires » non prolétariennes à la libération de la Russie *bourgeoise* de l'impérialisme *féodal-militaire* (c'est-à-dire du tsarisme). Et cette libération de la Russie *bourgeoise* du tsarisme, du pouvoir des propriétaires fonciers, le prolétariat la mettra immédiatement à profit non pour aider les paysans aisés dans leur lutte contre les travailleurs ruraux, mais pour accomplir la révolution sociale en union avec le prolétariat d'Europe.

20 novembre 1915.

V. I. Lénine : « Des deux voies de la révolution », *Œuvres complètes, tome XVIII, p. 317-318, édition russe.*

\*\*\*

*C'est Staline qui a, dans le passage que nous citons à la suite, donné la caractéristique et la réfutation les plus complètes des fausses théories trotskistes sur la révolution. Ce texte montre tout l'écart qui sépare trotskisme et léninisme.*

### LA THEORIE DE LA « REVOLUTION PERMANENTE » ET LE LENINISME

Comment se présente la théorie de la « révolution permanente » du camarade Trotski, du point de vue de cette particularité de la Révolution d'Octobre ? [Il s'agit du fait que « la dictature du prolétariat est née chez nous comme un pouvoir surgi sur la base de l'alliance du prolétariat et des masses travailleuses de la paysannerie, ces dernières étant dirigées par le prolétariat ». (J. Staline : *la Révolution d'Octobre et la tactique des communistes russes, p. 9, Bureau d'éditions, Paris, 1936.*) (N. R.)]

Nous ne nous attarderons pas non plus sur la position du camarade Trotski en 1905, quand il oublia « simplement » la paysannerie comme force révolutionnaire, en proposant le mot d'ordre « Pas de tsar, gouvernement ouvrier », c'est-à-dire le mot d'ordre de la révolution sans la paysannerie. Même le camarade Radek, ce défenseur diplomate de la « révolution permanente », est obligé maintenant de reconnaître que la « révolution permanente » en 1905 signifiait un « saut en l'air », un écart de la réalité. (*Pravda*, 14 décembre 1924.) Aujourd'hui, tout le monde reconnaît visiblement que ce n'est plus la peine de s'occuper de ce « saut en l'air ».

Nous ne nous attarderons pas non plus sur la position du camarade Trotski en période de guerre, en 1915, par exemple, lorsque partant du fait que « nous vivons à l'époque de l'impérialisme », que l'impérialisme « oppose non pas la nation *bourgeoise* à l'ancien régime, mais le prolétariat à la nation *bourgeoise* », il en arrive à conclure dans son article « La lutte pour le pouvoir », que le rôle révolutionnaire de la paysannerie doit décroître, que le mot d'ordre de la confiscation de la terre n'a plus l'importance qu'il avait autrefois. (Voir 1905.) On sait que Lénine, en analysant cet article du camarade Trotski, l'accusait alors de « nier » « le rôle de la paysannerie », et disait que

Trotski aide en fait les politiciens ouvriers libéraux de Russie qui, par « négation » du rôle de la paysannerie, entendent le *refus* de soulever les paysans pour la révolution.

Passons plutôt aux travaux plus récents du camarade Trotski sur cette question, aux travaux de la période où la dictature du prolétariat avait déjà eu le temps de s'affirmer, et où le camarade Trotski avait la possibilité de vérifier sa théorie de la « révolution permanente » par les faits et de corriger ses erreurs. Prenons la *préface* écrite par le camarade Trotski en 1922, au livre 1905. Voici ce que le camarade Trotski écrit dans cette *préface* au sujet de la « révolution permanente ».

C'est précisément dans l'intervalle du 9 janvier et de la grève d'octobre 1905 que se sont formées chez l'auteur les conceptions sur le caractère du développement révolutionnaire de la Russie, qui furent désignées sous le nom de théorie de la « révolution permanente ». Cette désignation abstraite exprimait l'idée que la révolution russe, devant laquelle se dressent immédiatement des fins *bourgeoises*, ne pourrait toutefois en rester là. La révolution ne pourrait résoudre ses objectifs *bourgeois* immédiats qu'en portant au pouvoir le prolétariat. Or, lorsque celui-ci aurait pris en mains le pouvoir, il ne pourrait se limiter au cadre *bourgeois* de la révolution. Au contraire, précisément pour assurer sa victoire, l'avant-garde prolétarienne devrait, dès les premiers jours de sa domination, opérer des incursions profondes dans les domaines de la propriété aussi bien *féodale* que *bourgeoise*. Ce faisant, elle entrerait en *collisions hostiles*, non seulement avec tous les groupements de la bourgeoisie qui l'auraient soutenue au début de sa lutte révolutionnaire, mais aussi avec les grandes masses de la paysannerie dont le concours l'aurait poussée au pouvoir. Les contradictions dominant la situation d'un gouvernement ouvrier dans un pays retardataire, où la majorité écrasante de la population est composée de paysans, pourront trouver leur solution *uniquement* sur le plan international, dans l'arène de la révolution mondiale du prolétariat. (Voir la *préface* ci-dessus mentionnée au livre de Trotski, 1905.) [Souligné par moi, (J. St.)]

Ainsi s'exprime le camarade Trotski au sujet de sa « révolution permanente ».

Il suffit de confronter cette citation avec celles reproduites plus haut, et que nous empruntons aux ouvrages de Lénine sur la dictature du prolétariat, pour comprendre quel abîme sépare la théorie léniniste de la dictature du prolétariat d'avec la théorie de la « révolution permanente » du camarade Trotski.

Lénine parle de *l'alliance* du prolétariat et des couches travailleuses de la paysannerie, comme de la base de la dictature du prolétariat. Or, d'après Trotski, ce seraient des « *collisions hostiles* » entre « l'avant-garde prolétarienne » et « les grandes masses de la paysannerie ».

Lénine parle de la *direction*, par le prolétariat, des masses travailleuses et exploitées. Or, d'après Trotski, ce sont les

*contradictions* dominant la situation d'un gouvernement ouvrier dans un pays retardataire, où la majorité écrasante de la population est composée de paysans.

Selon Lénine, la révolution puise ses forces, avant tout, parmi les ouvriers et les paysans de la Russie même. Or, d'après Trotski, c'est *uniquement* « dans l'arène de la révolution mondiale du prolétariat » que l'on peut puiser les forces indispensables.

Mais comment faire si la révolution mondiale se trouve retardée ? Y a-t-il alors quelque lueur d'espoir pour notre révolution ? Le camarade Trotski ne nous laisse aucune lueur d'espoir, car

les contradictions dominant la situation d'un gouvernement ouvrier... pourront trouver leur solution *uniquement*... dans l'arène de la révolution mondiale du prolétariat.

D'après ce plan, il ne reste pour notre révolution qu'une seule perspective : végéter dans ses propres contradictions et pourrir sur pied dans l'attente de la révolution mondiale.

Qu'est-ce que la dictature du prolétariat, selon Lénine ?

La dictature du prolétariat, c'est le pouvoir qui s'appuie sur l'alliance du prolétariat et des masses travailleuses de la paysannerie pour « le renversement complet du Capital », pour « l'instauration définitive et la consolidation du socialisme ».

Qu'est-ce que la dictature du prolétariat, selon Trotski ?

La dictature du prolétariat, c'est un pouvoir entrant en « collisions hostiles » avec « les grandes masses de la paysannerie » et cherchant la solution des « contradictions » *uniquement* « dans l'arène de la révolution mondiale du prolétariat ».

En quoi cette « théorie de la révolution permanente » se distingue-t-elle de la fameuse théorie du menchévisme niant l'idée de la dictature du prolétariat ?

En rien, quant au fond.

Le doute n'est pas possible. La « révolution permanente » n'est pas une simple sous-estimation des possibilités révolutionnaires du mouvement paysan. La « révolution permanente » est une sous-estimation du mouvement paysan, qui mène à la *négation* de la théorie léniniste de la dictature du prolétariat.

La « révolution permanente » du camarade Trotski est une variété du menchévisme.

.....

Comment se présente la « révolution permanente » du camarade Trotski du point de vue de la théorie léniniste de la révolution prolétarienne ?

Prenons la brochure du camarade Trotski : *Notre révolution* (1906). Le camarade Trotski écrit :

Sans l'appui étatique direct du prolétariat européen, la classe ouvrière de Russie ne pourra se maintenir au pouvoir et transformer sa domination temporaire en une dictature socialiste durable. On ne saurait en douter un seul instant. (Voir *Notre révolution*, p. 278 (édition russe).)

Que dit cette citation ? Précisément, que la victoire du socialisme dans un seul pays, en l'occurrence la Russie, est impossible « sans l'appui étatique direct du prolétariat européen », c'est-à-dire avant la conquête du pouvoir par le prolétariat européen.

Qu'y a-t-il de commun entre cette « théorie » et la thèse de Lénine sur la possibilité de la victoire du socialisme « dans un seul pays capitaliste pris à part » ?

Il est clair qu'il n'y a là rien de commun.



Mais admettons que cette brochure du camarade Trotski, éditée en 1906, alors qu'il était difficile de définir le caractère de notre révolution, renferme des erreurs involontaires et ne réponde pas entièrement aux conceptions professées plus tard par le camarade Trotski.

Examinons une autre brochure du camarade Trotski, son *Programme de paix*, paru avant la Révolution d'Octobre 1917 et rééditée maintenant (en 1924) dans son ouvrage : *1917*. Dans cette brochure, le camarade Trotski critique la théorie léniniste de la révolution prolétarienne sur la victoire du socialisme dans un seul pays, et lui oppose le mot d'ordre des Etats-Unis d'Europe. Il affirme que la victoire du socialisme est impossible dans un seul pays; que la victoire du socialisme n'est possible qu'en tant que victoire de plusieurs principaux Etats d'Europe (Angleterre, Russie, Allemagne), groupés en Etats-Unis d'Europe, — sinon elle est tout à fait impossible. Il dit tout net que :

une révolution victorieuse en Russie ou en Angleterre est inconcevable sans la révolution en Allemagne, et inversement. (Trotski : *1917*, t. III, 1<sup>ère</sup> partie, (édition russe).)

La seule objection historique tant soit peu concrète au mot d'ordre des Etats-Unis, — dit le camarade Trotski, — a été formulée dans le *Social-Démocrate* suisse [*organe central des bolcheviks à cette époque. J. St.*] en ces termes : « L'inégalité du développement économique et politique est la loi absolue du capitalisme ». D'où le *Social-Démocrate* tirait cette conclusion que la victoire du socialisme dans un seul pays est possible et que, par conséquent, il était inutile de conditionner la dictature du prolétariat dans chaque Etat pris à part, par la formation des Etats-Unis d'Europe. Que le développement capitaliste des différents pays soit inégal, c'est là une considération absolument indiscutable. Mais cette inégalité est-elle même très inégale. Le niveau capitaliste de l'Angleterre, de l'Autriche, de l'Allemagne ou de la France n'est pas le même. Mais, comparés à l'Afrique ou à l'Asie, tous ces pays représentent l'« Europe » capitaliste, mûre pour la révolution sociale. Qu'aucun pays ne doive « attendre » les autres dans sa lutte, voilà une idée élémentaire qu'il est utile et indispensable de répéter pour qu'à l'idée de l'action internationale parallèle ne soit pas substituée l'idée de l'inaction internationale expectative. Sans attendre les autres, nous commençons et continuons la lutte sur le terrain national, avec l'entière certitude que notre initiative donnera une impulsion à la lutte dans les autres pays ; or, si cela ne devait pas se produire, il est inutile de penser, — l'expérience historique et les considérations théoriques en font foi, — que la Russie révolutionnaire, par exemple, puisse tenir, face à l'Europe conservatrice, ou que l'Allemagne socialiste puisse demeurer isolée dans le monde capitaliste. (*Ibid.*)

Comme vous voyez, nous sommes en présence de la même théorie de la victoire simultanée du socialisme dans les principaux pays d'Europe, théorie qui, en règle générale, exclut la théorie léniniste sur la victoire du socialisme dans un seul pays.

Il est certain que la victoire *totale* du socialisme, que la garantie *totale* contre la restauration de l'ancien ordre de choses, nécessitent les efforts conjugués des prolétaires de plusieurs pays. Il est certain que sans l'appui du prolétariat d'Europe à notre révolution, le prolétariat de Russie n'aurait pu résister à la pression générale, exactement de même que, sans l'appui de la révolution en Russie, au mouvement révolutionnaire en Occident, ce mouvement n'aurait pu se développer au rythme auquel il a commencé à se développer après l'instauration de la dictature du prolétariat en Russie. Il est certain que nous avons besoin d'un appui. Mais qu'est-ce que l'appui du prolétariat de l'Europe occidentale à notre révolution ? Les sympathies des ouvriers européens à l'égard de notre révolution, leur volonté de déjouer les plans d'intervention des impérialistes, constituent-ils un appui, une aide sérieuse ? Oui, incontestablement. Sans un tel appui, sans une telle aide, non seulement de la part des ouvriers européens, mais aussi de la part des colonies et des pays dépendants, la dictature du prolétariat en Russie n'en aurait pas mené large. A-t-il suffi jusqu'à présent de cette sympathie et de cette aide, jointes à la puissance de notre Armée rouge et à la volonté des ouvriers et des paysans de Russie d'offrir leurs poitrines pour défendre la patrie socialiste, — a-t-il suffi de tout cela pour repousser les attaques des impérialistes et conquérir les conditions nécessaires pour un travail d'édification sérieux ? — Oui. Cette sympathie va-t-elle en s'accroissant ou en diminuant ? Elle s'accroît incontestablement. Existe-t-il chez nous, de la sorte, des conditions favorables non seulement pour pousser en avant l'organisation de l'économie socialiste, mais encore pour apporter, à notre tour, un appui aux ouvriers de l'Europe occidentale comme aux peuples opprimés de l'Orient ? Oui, elles existent. C'est ce que montre éloquentement l'histoire de sept années de dictature prolétarienne en Russie. Peut-on nier qu'un puissant essor du travail ait déjà commencé chez nous ? Non.

Quelle signification peut avoir après tout cela la déclaration du camarade Trotski, disant que la Russie révolutionnaire ne pourrait tenir, face à l'Europe conservatrice ?

Elle ne peut avoir qu'une seule signification : c'est que, premièrement, le camarade Trotski ne sent pas la puissance intérieure de notre Révolution ; deuxièmement, le camarade Trotski ne comprend pas l'importance inappréciable de l'appui moral que les ouvriers d'Occident et les paysans d'Orient apportent à notre révolution ; troisièmement, le camarade Trotski ne saisit pas le mal interne qui ronge actuellement l'impérialisme.

Entraîné par sa critique de la théorie léniniste de la révolution prolétarienne, le camarade Trotski s'est, par mégarde, battu lui-même à plate couture dans sa brochure le *Programme de paix*, parue en 1917 et rééditée en 1924.

Mais peut-être cette brochure du camarade Trotski est-elle également vieillie et ne correspond-elle plus, pour une raison quelconque, à ses conceptions d'aujourd'hui ? Voyons les ouvrages plus récents du camarade Trotski, écrits après la victoire de la révolution prolétarienne dans un *seul pays*, en Russie. Voyons, par exemple, la *postface* du camarade Trotski à la nouvelle édition de sa brochure le *Programme* de paix, *postface* écrite en 1922. Voici ce qu'il écrit dans cette *postface* :

L'affirmation que la révolution prolétarienne ne peut se terminer victorieusement dans le cadre national, affirmation que l'on trouve répétée à plusieurs reprises dans le *Programme de paix*, semblera peut-être, à certains lecteurs, démentie par l'expérience presque quinquennale de notre République soviétique. Mais une telle conclusion ne serait pas fondée. Le fait que l'Etat ouvrier dans un seul pays, pays arriéré avec cela, ait résisté au monde entier, témoigne de la puissance colossale du prolétariat qui, dans les autres pays plus avancés, plus civilisés, sera capable d'accomplir de véritables prodiges. Mais nous étant maintenus politiquement et militairement en tant qu'Etat, nous n'avons pas abouti à la création d'une société socialiste, nous ne nous en sommes même pas approchés... Aussi longtemps que la bourgeoisie est au pouvoir dans les autres Etats européens, nous sommes obligés, dans la lutte contre l'isolement économique, de rechercher des accords avec le monde capitaliste; en même temps, l'on peut dire avec certitude que ces accords peuvent, dans le meilleur des cas, nous aider à guérir telles ou telles blessures économiques, à faire tel ou tel pas en avant, mais que le véritable essor de l'économie socialiste en Russie ne sera possible *qu'après la victoire* du prolétariat dans les principaux pays d'Europe. (Trotski : 1917, tome III, 1<sup>ère</sup> partie, pages 92 et 93 (édition russe).) [Souligné par moi (J. St.).]

Ainsi s'exprime le camarade Trotski, qui pêche manifestement contre la réalité et s'efforce obstinément de sauver la « révolution permanente » du naufrage définitif.

Ainsi, on aura beau faire, non seulement « nous n'avons pas abouti » à la création d'une société socialiste, mais nous ne nous en sommes même pas « approchés ». Certains, paraît-il, mettaient leur espoir dans des « accords avec le monde capitaliste », mais ces accords non plus n'ont, paraît-il, rien donné, car, on aura beau faire, le « véritable essor de l'économie socialiste » sera impossible tant que le prolétariat n'aura pas vaincu « dans les principaux pays d'Europe ».

Or, comme il n'y a pas encore de victoire en Occident, il ne reste plus à la Révolution de Russie qu'un « choix » : ou bien pourrir sur pied, ou bien dégénérer en Etat bourgeois.

Ce n'est pas pour rien que le camarade Trotski parle, depuis déjà deux ans, de la « dégénérescence » de notre Parti.

Ce n'est pas pour rien que le camarade Trotski prédisait l'an dernier la « perte » de notre pays.

Comment concilier cette étrange « théorie » avec la théorie de Lénine sur « la victoire du socialisme dans un seul pays » ?

Comment concilier cette étrange « perspective » avec la perspective de Lénine, selon laquelle la nouvelle politique économique nous mettra dans la possibilité de « construire les fondations de l'économie socialiste » ?

Comment concilier cette désespérance « permanente » avec, par exemple, ces paroles de Lénine :

Dès à présent, le socialisme n'est plus une question d'avenir lointain, ou une sorte de vision abstraite, ou une sorte d'icône. Pour ce qui est des icônes, nous en sommes restés à notre vieille opinion, très mauvaise. Nous avons fait pénétrer le socialisme dans la vie quotidienne, et nous devons maintenant nous y retrouver. Voilà ce qui fait notre tâche d'aujourd'hui, voilà ce qui fait la tâche de notre époque. Permettez-moi de terminer en exprimant la certitude que, si difficile que soit cette tâche, si nouvelle qu'elle soit en comparaison de notre tâche précédente, si nombreuses que soient les difficultés qu'elle nous cause, — nous allons nous en acquitter, tous ensemble, et coûte que coûte, non pas dès demain, mais en plusieurs années, et de telle sorte que la Russie de la *N.E.P.* deviendra la Russie socialiste. (Voir Lénine : *Œuvres complètes*, t. XXVII, « Discours prononcé à l'Assemblée plénière du Soviet de Moscou, le 20 novembre 1922 ». (III<sup>e</sup> édition russe, p. 366.)

Comment concilier cette désespérance « permanente » avec, par exemple, ces autres paroles de Lénine :

En effet, le pouvoir de l'Etat s'étendant sur tous les moyens importants de production, le pouvoir de l'Etat entre les mains du prolétariat, l'alliance de ce prolétariat avec les millions et les millions de petits et tout petits paysans, la direction de la paysannerie par le prolétariat, etc., n'est-ce pas là tout ce qu'il faut pour pouvoir, avec la coopération, avec la seule coopération (que nous traitions auparavant de mercantile et qu'à certains égards nous avons maintenant le droit de traiter ainsi sous la *N.E.P.*), n'est-ce pas là tout ce qui est nécessaire pour édifier la société socialiste intégrale ? Ce n'est pas encore la construction de la société socialiste, mais c'est tout ce qui est nécessaire et suffisant pour cette construction. (Voir Lénine : « Sur la coopération », *De l'alliance des ouvriers et des paysans*, p. 104, Bureau d'éditions, Paris, 1936.)

Il est clair qu'il n'y a là et qu'il ne peut y avoir aucune conciliation. La « révolution permanente » du camarade Trotski est la négation de la théorie léniniste de la révolution prolétarienne, et, inversement — la théorie léniniste de la révolution prolétarienne est la négation de la théorie de la « révolution permanente ».

Absence de foi dans les forces et les capacités de notre Révolution, absence de foi dans les forces et les capacités du prolétariat de Russie, — tel est le dessous de la théorie de la « révolution permanente ».

Jusqu'à présent, on signalait ordinairement *un seul* côté de la théorie de la « révolution permanente » : l'absence de foi dans les possibilités révolutionnaires du mouvement paysan. Aujourd'hui, pour être juste, il est nécessaire de le compléter par *un autre* côté : l'absence de foi dans les forces et les capacités du prolétariat de Russie.

En quoi la théorie du camarade Trotski se distingue-t-elle de la théorie ordinaire du menchévisme, selon laquelle la victoire du socialisme dans un seul pays, pays arriéré avec cela, est impossible sans la victoire préalable de la révolution prolétarienne « dans les principaux pays de l'Europe occidentale » ?

En rien, quant au fond.

Le doute n'est pas possible. La théorie de la « révolution permanente » du camarade Trotski est une variété du menchévisme.

Ces derniers temps se sont multipliés, dans notre presse, les diplomates pourris qui cherchent à faire passer la théorie de la « révolution permanente » pour quelque chose de compatible avec le léninisme. Evidemment, disent-ils, cette théorie s'est avérée impropre en 1905. Mais l'erreur du camarade Trotski consiste en ce qu'alors il avait pris les devants, en essayant d'appliquer à la situation de 1905 ce qui, alors, ne pouvait pas lui être appliqué. Mais, par la suite, disent-ils, par exemple en octobre 1917, lorsque la révolution fut arrivée à sa pleine maturité, la théorie du camarade Trotski se trouva, prétendent-ils, tout à fait à sa place. Il n'est pas difficile de deviner que le principal de ces diplomates est le camarade Radek. Ecoutez plutôt :

La guerre a creusé un abîme entre la paysannerie aspirant à la conquête de la terre et à la paix, et les partis petits-bourgeois ; la guerre a mis la paysannerie sous la direction de la classe ouvrière et de son avant-garde, le Parti bolchevik. Ce qui est devenu possible, ce n'est pas la dictature de la classe ouvrière et de la paysannerie, mais la dictature de la classe ouvrière s'appuyant sur la paysannerie. Ce que Rosa Luxembourg et Trotski avançaient en 1905 contre Lénine [*c'est-à-dire la « révolution permanente »*. *J. St.*] s'est avéré, en fait, la deuxième étape du développement historique. (Voir la *Pravda*, n° 42, 21 février 1924.)

Ici, autant de mots autant de tricheries. Il est faux que pendant la guerre,

ce qui est devenu possible, ce n'est pas la dictature de la classe ouvrière et de la paysannerie, mais la dictature de la classe ouvrière s'appuyant sur la paysannerie.

En réalité, la révolution de février 1917 réalisait la dictature du prolétariat et de la paysannerie, en la combinant d'une façon singulière avec la dictature de la bourgeoisie.

Il est faux que la théorie de la « révolution permanente », que le camarade Radek passe pudiquement sous silence, ait été formulée en 1905 par Rosa Luxembourg et Trotski. En réalité, cette théorie fut formulée par Parvus et Trotski. Maintenant, au bout de dix mois, le camarade Radek, se reprenant, juge nécessaire de tancer Parvus pour sa « révolution permanente ». (Voir son article sur Parvus dans la *Pravda*). Mais la justice exige du camarade Radek que soit tancé également le compagnon de Parvus, le camarade Trotski.

Il est faux que la « révolution permanente », réfutée par la révolution de 1905, se soit trouvée être juste pour la « deuxième étape du développement historique », c'est-à-dire pendant la Révolution d'Octobre. Tout le cours de la Révolution d'Octobre, tout son développement ont montré et démontré la carence totale de la théorie de la « révolution permanente », sa complète incompatibilité avec les principes du léninisme.

Ni discours sucrés, ni diplomatie pourrie n'arriveront à masquer le gouffre béant qui sépare la théorie de la « révolution permanente » d'avec le léninisme.

17 décembre 1924.

*J. Staline : La Révolution d'Octobre et la tactique des communistes russes, p. 12-16 ; 19-27, Bureau d'éditions, Paris, 1936.*

## TROTSKI, LIQUIDATEUR DU PARTI PROLETARIEN

### Son activité fractionnelle

#### Sa lutte contre Lénine et les bolcheviks

*Pendant les années de réaction qui suivirent la défaite de la révolution de 1905, Lénine insistait sur la nécessité de modifier la tactique du Parti conformément aux changements de la situation. Il exigeait que l'on mît à profit, pour le travail révolutionnaire, toutes les possibilités légales conquises par la révolution, et qu'on utilisât la tribune de la Douma d'Empire par l'intermédiaire des députés élus par la classe ouvrière. En 1907, Kaménev s'éleva contre la ligne de Lénine. Il fut un des partisans les plus criards du « boycottage », du sectarisme aux belles phrases condamnant la classe ouvrière à l'isolement et réduisant le Parti au rôle d'une secte détachée des besoins journaliers du prolétariat et du mouvement révolutionnaire. Dans une brochure spéciale dirigée contre Lénine, Kaménev défendit le boycottage et se déclara contre l'utilisation des possibilités légales, des syndicats, des organisations culturelles, etc. A cette époque, Zinoviev marcha longtemps côte à côte avec Kaménev.*

*Trotsky, dont le mot d'ordre était l'union sans principe « de toutes les fractions » du Parti social-démocrate ouvrier russe, s'efforçait alors de mettre les bolcheviks sous la direction des liquidateurs menchéviks et de détruire le bolchévisme en tant que parti indépendant. Lénine luttait sans merci contre Trotsky et soulignait en ces termes l'extrême danger de sa position :*

Trotsky et ses pareils — les « trotskistes et les conciliateurs » — sont plus dangereux que n'importe quel liquidateur, car les liquidateurs convaincus exposent franchement leur point de vue et les ouvriers discernent aisément leurs erreurs, tandis que Messieurs Trotsky et C<sup>ie</sup> *trompent* les ouvriers, *dissimulent* le mal et font de telle sorte qu'il devient impossible de le découvrir et de s'en guérir. Tous ceux qui soutiennent le groupe de Trotsky soutiennent une politique de mensonge et de tromperie à l'égard des ouvriers, une politique dissimulant le liquidationnisme. (Tome XV, p. 218, éd. russe.)

*Pour lutter contre les bolcheviks, Trotsky convoqua en 1912 la conférence dite d'août pendant laquelle se constitua un bloc sans principe composé de différentes tendances et fractions. La conférence convoquée par Trotsky eut pour mot d'ordre le plus franc liquidationnisme. Elle renonça à la lutte pour la République en Russie, pour la journée de 8 heures, pour la confiscation des terres ; elle abandonna toutes les autres revendications, ainsi que tous les principes du programme social-démocrate.*

*Soulignant la politique d'aventure du trotskisme, c'est en ces termes que Lénine parlait du bloc d'août :*

C'est précisément en partant de « principes fondamentaux » que nous devons reconnaître, dans l'exacte acception du terme, le caractère *aventurier* de ce bloc. Trotsky *n'ose pas* déclarer qu'il considère Potressov et les partisans du boycottage de la Douma comme de véritables marxistes, comme de vrais défenseurs des principes de la social-démocratie. La position d'un aventurier a cela de particulier qu'elle l'oblige constamment à louver. (Tome XV, p. 68-69, éd. russe.)

*Et Lénine poursuit :*

Aussi, déclarons-nous, *au nom du Parti tout entier*, que Trotsky mène une politique hostile au Parti, qu'il *détruit la légalité du Parti*, qu'il s'engage dans la voie des *aventures* et de la *scission*. (*Idem.*, p. 65.)

*Telle est la caractéristique authentique de Trotsky, donnée par Lénine.*

\*\*\*

*Nous donnons ci-dessous une série de textes de Lénine se rapportant à cette période :*

#### LA CRISE D'UNIFICATION DANS NOTRE PARTI

Il suffit de poser la question pour voir combien sont creuses les phrases de la résolution de Trotsky et pour se rendre compte qu'elles servent en réalité à défendre la position d'Axelrod, Alexinski et consorts. [*Axelrod et Alexinski appartenaient au groupe des menchéviks liquidateurs. (N. R.)*]

Les premiers mots de la résolution de Trotsky révèlent le pire esprit de conciliation. En effet, sa conciliation, c'est la conciliation avec des personnes, avec une coterie, et non pas avec une ligne d'action, avec une idéologie politique déterminée. C'est en cela que consiste la profonde différence entre le « conciliationnisme » de Trotsky et consorts (qui, en dernière analyse, profite surtout aux liquidateurs et aux extrémistes et qui est d'autant plus dangereux pour le Parti qu'il se couvre plus habilement de déclamations en faveur du Parti et contre les fractions) et l'esprit de parti véritable, qui cherche à épurer le Parti de la tendance liquidatrice et de l'otzovisme <sup>1</sup>... [*Tendance de ceux qui, ne comprenant pas la nécessité pour le Parti d'utiliser toutes les possibilités légales d'action, étaient partisans du rappel (otzgv) des députés social-démocrates de la Douma d'Empire. (N. R.)*]

En ce qui concerne l'importance et les conditions de la réalisation de l'unité du Parti, deux conceptions sont possibles...

L'une met au premier plan « la conciliation de personnes, de groupes et d'institutions donnés », dont l'unité de vues sur le travail du Parti et la direction à donner à ce travail est considérée comme chose secondaire. On s'efforce d'étouffer les désaccords au lieu d'en rechercher les sources et d'en déterminer l'importance et les conditions objectives. « Concilier » les personnes et les groupes, voilà le principal. Si l'on ne s'entend pas sur l'établissement d'une ligne d'action commune, il faut interpréter cette ligne de façon qu'elle soit admissible pour tous. En un mot, on se règle sur le principe : Vis et laisse vivre les autres !

C'est là de la conciliation vulgaire, qui conduit infailliblement à la diplomatie de coterie. Masquer les sources de désaccord, éviter d'en parler, écarter à tout prix les conflits, neutraliser les tendances hostiles, tel est le but de ce « conciliationnisme ». Il est évident que, dans une période où le Parti illégal a sa base d'opérations à l'étranger, cette diplomatie de coterie ouvre les portes toutes grandes aux « personnes, groupes et institutions » jouant le rôle d'« honnêtes intermédiaires » dans toutes les tentatives de conciliation et d'arbitrage...

Les menchéviks demandaient à l'organe central l'institution de l'arbitrage et proposaient comme arbitres un membre du Bund et Trotski, qui devaient jouer le rôle d'entremetteuses et marier « les individus, les groupes et institutions donnés » sans exiger de personne la renonciation au « liquidationnisme ».

C'est cette mentalité d'entremetteuse qui constitue toute la base idéologique de la politique conciliatrice de Trotski et de Ionov. [*Ionov était le collaborateur de Trotski à la Pravda (organe trotskiste édité à Vienne). (N. R.)*.] Leurs plaintes et leurs lamentations sur la non-réalisation de l'union sont les plaintes et les gémissements de l'entremetteuse qui voit que ses démarches ont échoué.

L'avortement des espoirs que nourrissaient Trotski et Ionov dans l'unification avec des personnes, des groupes et des institutions donnés, indépendamment de l'attitude de ces derniers à l'égard du courant liquidateur, est uniquement un insuccès d'intermédiaires qui se placent à un point de vue aussi faux que misérable, mais ne signifie nullement l'échec de l'unification du Parti...

Aucune idée n'a soulevé à l'assemblée plénière une indignation aussi furieuse et parfois aussi comique que l'idée de la « lutte sur deux fronts ». Toute allusion à ce sujet mettait hors d'eux les menchéviks et les otzovistes. Cette indignation est historiquement explicable, car les bolcheviks ont réellement mené la lutte sur deux fronts, du mois d'août 1908 jusqu'à janvier 1910, contre les liquidateurs et les extrémistes. Cette indignation ne laissait pas d'être comique, parce que ceux qui s'irritaient contre les bolcheviks montraient par là même qu'ils étaient coupables, qu'ils continuaient à être touchés au vif par tout blâme à l'adresse de la tendance liquidatrice et de l'otzovisme. Il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu.

La proposition de Trotski de remplacer les mots « la lutte sur deux fronts » par « le triomphe au moyen de l'élargissement et de l'intensification » obtint l'assentiment le plus vif des menchéviks et du groupe *Vpériod...* [*Organe des otzovistes. (N. R.)*]. L'acceptation de cette proposition a eu pour unique résultat d'obscurcir et de diluer un passage de la résolution.

Voilà un exemple qui montre bien le vide des phrases de Trotski et de Ionov. Pour avoir raison des tentatives de liquidation de Mikhaïl, de Youri [*Mikhaïl et Youri étaient les représentants des menchéviks au Comité central qui aurait dû diriger le travail du Parti en Russie. Ils avaient refusé de participer à ce travail. (N. R.)*]. et consorts, le Comité central a perdu du temps et des forces qu'il aurait mieux valu consacrer à l'élargissement et à l'intensification immédiate du véritable travail social-démocrate. Sans les actes de Mikhaïl, de Youri et consorts, sans le « liquidationnisme » de ceux que nous continuons à tort de regarder comme nos camarades, l'élargissement et l'intensification du travail social-démocrate auraient beaucoup mieux marché, car la lutte intérieure n'aurait pas absorbé les forces du Parti. Si, par élargissement et intensification du travail social-démocrate, on entend le développement immédiat de l'agitation, de la propagande, de la lutte économique dans un esprit véritablement social-démocrate, tout le temps employé à surmonter les déviations de certains social-démocrates est du temps enlevé pour ainsi dire à l'action positive et, par suite, la phrase concernant l'élimination des déviations au moyen de l'élargissement, etc., n'a aucun sens. Cette phrase, en effet, exprime un vague désir, un souhait bonasse et inoffensif qu'il y ait moins de luttes intérieures parmi les social-démocrates. En dehors de ce souhait anodin, cette phrase ne veut rien dire ; c'est simplement un soupir des conciliateurs : oh ! s'il y avait moins de luttes contre la liquidation et l'otzovisme !... On comprend la conclusion pratique qui découle de cette « appréciation du moment » par Trotski et Ionov. Il ne s'est rien produit de particulier, simplement une querelle de fraction. On installe de nouveaux entremetteurs et le tour est joué. La diplomatie de coterie explique tout. Elle fournit toutes les recettes pratiques. D'un côté, des hommes qui brûlent de se battre, de l'autre, des partisans de la conciliation : il suffit alors ici de supprimer toute allusion à la « base », là de ne pas nommer telle ou telle institution, ailleurs de faire une concession aux formalistes sur les modes de convocation de la conférence... C'est l'histoire ancienne mais toujours nouvelle des coteries à l'étranger...

C'est pourquoi les efforts de Trotski et de Ionov en vue de la conciliation sont maintenant lamentables autant que ridicules. Seule, une inintelligence complète des faits peut expliquer ces efforts, qui sont maintenant inoffensifs parce qu'ils ne sont soutenus par personne, sinon par des diplomates de cercles à l'étranger...

Les conciliateurs à la Trotski et à la Ionov se sont trompés en prenant les conditions particulières qui ont permis à la diplomatie conciliatrice de s'étaler à l'assemblée plénière pour les conditions générales de la vie actuelle du Parti. Grâce à l'existence de tendances profondes à la réconciliation (à l'unification du Parti) dans les deux fractions principales, cette diplomatie a joué un certain rôle à l'assemblée plénière, mais ils se sont trompés en la prenant pour une fin en soi, pour un instrument qui leur permettrait constamment de naviguer entre des personnes, des groupes et des institutions...

S'étant poussés à la première place à l'assemblée plénière [*Cette assemblée plénière du Comité central eut lieu en 1910. Une dernière tentative y fut faite pour l'unification des fractions. L'assemblée plénière blâma les tendances liquidatrices en tant que déviations de droite et l'otzovisme en tant que déviation de gauche et décida la suppression des fractions. Mais les liquidateurs sabotèrent cette résolution. (N. R.)*], ayant obtenu la possibilité de jouer un rôle en qualité d'intermédiaires et de juges pour mettre fin à la division, pour donner satisfaction aux prétentions dirigées contre le Bureau central, les conciliateurs à la Trotski et à la Ionov se sont figurés que, tant qu'existeraient les personnes, les groupes et les institutions en question, ils pourraient jouer à l'intermédiaire. Erreur ridicule. Les intermédiaires sont nécessaires quand on a besoin de déterminer la mesure des concessions nécessaires pour obtenir l'entente...

Maintenant les intermédiaires ne sont plus nécessaires, ils n'ont aucun rôle à jouer, car il n'est plus question de la mesure des concessions, et cela parce que toutes les concessions (même les plus excessives) ont été faites à l'assemblée plénière...

Si Trotski et Ionov s'avisent maintenant de vouloir réconcilier le Parti avec les personnes, les groupes et les institutions en question, ils ne seront plus pour nous, bolcheviks et menchéviks *partiitsi*, que des traîtres au Parti et rien de plus... [*Menchéviks de gauche qui, avec Plékhanov, se dressaient alors contre les liquidateurs et collaboraient avec les bolcheviks. (N. R.)*]

Tous ces conciliateurs sans caractère, comme Ionov et Trotski, qui défendent ou justifient ces gens, les perdent en réalité en les rattachant encore plus fortement à la tendance liquidatrice, et c'est là leur plus grand crime...

Au contraire, tout devient parfaitement compréhensible si l'on ne se refuse pas à voir ce qui est à la base de tout, à savoir : le groupement définitif de tous les indépendants russes et leur définitive réconciliation à l'« utopie réactionnaire » du rétablissement et de la consolidation du Parti illégal...

Les vues de Ionov et de Trotski, qui veulent être considérés comme étrangers à toute fraction, sont tout à fait caractéristiques à cet égard (*Pravda*, n° 12, et résolution de Vienne). Trotski se refuse obstinément à tenir compte des menchéviks *partiitsi*...

Essayer, malgré tous les faits contraires, de représenter la lutte de Plékhanov contre le groupe du *Goloss* [*Organe des menchéviks liquidateurs (Martov, Dan, Martynov, etc.) (N. R.)*] comme une joute littéraire fractionnelle, c'est tout simplement se mettre du côté du groupe des indépendants partisans de la légalité contre le Parti.

Mars-mai 1910.

V. I. Lénine : « Remarques d'un publiciste », *Œuvres complètes, tome XIV, p. 291-338, éd. russe.*

\*\*\*

### LA POLITIQUE D'AVENTURES ET DE SCISSION DE TROTSKI

La résolution Trotski conviant les organisations locales à préparer une « conférence de tout le Parti », en dehors du Comité central et contre lui, ne fait qu'exprimer le but poursuivi par le groupe du *Goloss* : anéantir les institutions centrales, odieuses à tous les liquidateurs, et en finir en même temps avec le Parti en tant qu'organisation. Il ne suffit pas de mettre en lumière ces manœuvres dirigées contre le Parti par le groupe du *Goloss* et Trotski, il faut encore les combattre. Les camarades qui chérissent le Parti et désirent sa restauration doivent se prononcer catégoriquement contre ceux qui, guidés par des considérations de fraction et de coterie, s'efforcent de le détruire....

Il faut comprendre pourquoi il est insensé, indigne, ridicule, d'élaborer des résolutions sur la communauté d'action avec des gens comme Potressov et consorts. [*Potressov appartenait au groupe des liquidateurs. (N. R.)*] Quand le Parti comprendra qu'il se trouve en face de deux politiques inconciliables, qu'il s'agit ici du social-démocratie et du libéralisme, il trouvera facilement une issue. Nous saurons alors créer un appareil « légal » qui ne servira pas aux liquidateurs à entraver l'action du Parti...

La résolution de Vienne (26 novembre 1910) comprend trois parties : 1° une déclaration de guerre à la *Gazette ouvrière* (combattre ce journal, qui est une « nouvelle entreprise fractionnelle » selon l'expression de Trotski) [*La Gazette ouvrière était l'organe des liquidateurs. (N. R.)*] ; 2° une partie polémique contre la ligne du bloc « des bolcheviks et de Plékhanov » ; 3° la déclaration « que l'assemblée du club de Vienne (c'est-à-dire Trotski et son cercle) décide de créer un fonds pour la préparation et la convocation de la conférence du Parti social-démocrate ouvrier russe ».

Nous ne nous arrêtons pas sur la première partie. Trotski a pleinement raison quand il dit que la *Gazette ouvrière* est une « entreprise privée » et qu'elle n'est nullement « autorisée à parler au nom du Parti ».

Malheureusement, Trotski oublie que lui-même et sa *Pravda* ne sont pas davantage autorisés à le faire. Il déclare que l'assemblée plénière a reconnu l'action de la *Pravda* comme utile, mais il ne dit pas que cette même assemblée a nommé un représentant du C. C. à la rédaction de la *Pravda*. Taire ce fait, tout en rappelant les décisions de l'assemblée plénière au sujet de la *Pravda*, c'est tout simplement abuser les ouvriers, et cela d'autant plus frauduleusement qu'au mois d'août 1910 Trotski écartait de la *Pravda* le représentant du C. C. Après cet événement, après la rupture du lien qui le rattachait au C. C., le journal de Trotski n'est plus qu'une « entreprise privée », incapable en outre de remplir les engagements pris. Jusqu'à la prochaine réunion du C. C. le seul juge de l'attitude de la *Pravda* envers le C.C. est le représentant nommé par l'assemblée plénière, lequel a caractérisé la conduite de Trotski comme contraire aux statuts.

Voilà ce qui résulte de la question soulevée si à propos par Trotski au sujet de ceux qui sont autorisés à parler au nom du Parti.

Tant que les liquidateurs indépendants, partisans de la légalité, saboteront le C. C. russe, tant que le groupe du *Goloss* sabotera le C. C. étranger, l'organe central reste l'unique institution autorisée à parler au nom du Parti.

C'est pourquoi nous déclarons, au nom du Parti, que Trotski mène une politique néfaste au Parti, qu'il viole la légalité du Parti, qu'il s'engage dans la voie des aventures et de la scission, quand, dans sa résolution, sans dire un mot du C. C. (comme s'il s'était entendu avec le groupe du *Goloss* pour ne pas reconnaître le C.C.), il annonce, au nom d'un groupe étranger, la création d'un fonds pour la convocation d'une conférence du Parti social-démocrate ouvrier russe... Trotski écrit dans sa résolution que la lutte menée par les « léninistes et plékhanovistes » n'a plus à l'heure présente aucune base principielle. (En remplaçant par des personnalités les courants du bolchévisme et du menchévisme anti-liquidateur, Trotski veut montrer son dédain, mais n'arrive à montrer que son incompréhension)...

C'est un mensonge impudent de dire que, dans tous les courants du Parti, on est arrivé à la ferme conviction qu'il est nécessaire de rétablir l'organisation illégale. Chaque numéro du *Goloss* montre que les golossistes regardent le groupe de Potressov et consorts comme un courant du Parti, bien plus, qu'ils collaborent systématiquement avec ce groupe. N'est-il pas ridicule et honteux, un an après l'assemblée plénière du C. C. de jouer à cache-cache, de se tromper soi-même et de tromper les ouvriers en recourant à des feintes oratoires, quand il s'agit d'application de décisions et non de phrases ?

Oui ou non, Trotski regarde-t-il Potressov et consorts (nettement désignés dans l'organe central) comme un « courant du Parti » ? Cette question est précisément celle de la mise en pratique des décisions de l'assemblée plénière, et voilà déjà un an que l'organe central a posé la question d'une façon claire, nette, précise, de façon à rendre impossible toute échappatoire...

Trotski garde le silence sur cette vérité incontestable, parce qu'elle le gêne pour le but réel de sa politique. Or, ce but devient de plus en plus clair, de plus en plus évident, même pour les membres les moins clairvoyants du Parti. Ce but, c'est le bloc de Potressov et des otzovistes contre le Parti, bloc qui est soutenu et organisé par Trotski. L'adoption des résolutions de Trotski (dans le genre de celle de Vienne) par le groupe du *Goloss*, toutes les avances de la *Pravda* aux extrémistes, tous les racontars tendant à faire accroire qu'en Russie il n'y a que les extrémistes et les trotskistes qui agissent, la réclame de la *Pravda* en faveur de l'école fractionnelle du groupe *Vpériod*, l'appui accordé par Trotski à cette école, tout cela, ce sont des faits qu'il est impossible de cacher longtemps.

La politique de Trotski, c'est la « collaboration amicale » de la *Pravda* avec les fractions des Potressov et des adeptes du groupe *Vpériod*. Les rôles sont distribués dans ce bloc d'une façon très claire : Potressov et consorts continuent leur travail pour la légalité du Parti et la destruction de la social-démocratie ; les golossistes forment la succursale étrangère de cette fraction et Trotski assume le rôle d'avocat, assurant le public naïf que, « parmi tous les courants du Parti, il s'est établi une politique social-démocrate ferme ». Les extrémistes du groupe *Vpériod* profitent aussi des services de cet avocat, qui défend la liberté de leur école fractionnelle et couvre leur politique d'une phraséologie officielle hypocrite. Ce bloc soutient tout naturellement le « fonds » Trotski et la conférence convoquée par Trotski, car les Potressov et les gens du *Vpériod* ont ici tout ce qu'il leur faut : liberté pour leur fraction, protection de leurs agissements et plaidoyer en leur faveur devant les ouvriers.

C'est pourquoi, nous plaçant au point de vue des « principes », nous ne pouvons considérer ce bloc que comme un bloc d'aventuriers au sens rigoureux du terme...

La raison essentielle pour laquelle ce nouveau bloc est voué à l'échec, quel que soit son succès auprès des éléments routiniers et quels que soient les fonds que Trotski réussisse à rassembler par l'intermédiaire des extrémistes et des Potressov, c'est qu'il est absolument dénué de principes. La théorie du marxisme, les principes de toute notre philosophie, de tout notre programme et de toute notre tactique sont maintenant au premier plan dans la vie du Parti... Il faut de nouveau exposer les principes du marxisme aux masses, il faut de nouveau mettre à l'ordre du jour la défense de la théorie marxiste. En déclarant que le rapprochement des menchéviks *partiitsi* et des bolcheviks est éphémère et dénué de fondement politique, Trotski montre la profondeur de son ignorance et le vide de ses propres conceptions. Ce sont précisément les principes du marxisme qui ont triomphé dans la lutte des bolcheviks contre les idées antisocial-démocrates, dans la lutte des menchéviks *partiitsi* contre les Potressov et les golossistes...

Les résultats de la collaboration amicale de Potressov avec les extrémistes et Trotski ne se sont pas encore manifestés ; on n'a vu jusqu'ici que de la diplomatie de coterie...

Le bloc de Trotski, de Potressov et des extrémistes est précisément une aventure au point de vue principes.

L'année qui s'est écoulée depuis l'assemblée plénière nous a montré que le groupe Potressov et la fraction du *Vpériod* incarnent précisément cette influence bourgeoise sur le prolétariat. Passer sous silence ce fait évident, c'est faire le jeu des aventuriers, car personne jusqu'ici n'a encore osé dire ouvertement que Potressov et consorts n'ont rien du « liquidationnisme », ni qu'il soit conforme à la ligne du Parti de reconnaître l'otzovisme comme une « nuance légale »...

Enfin, troisièmement, Trotski mène une politique d'aventures au point de vue organisation, car, ainsi que nous l'avons dit, cette politique est contraire aux statuts du Parti, et, en organisant une conférence au nom d'un groupe étranger (ou au nom de deux fractions hostiles au Parti : les golossistes et les extrémistes), Trotski s'engage directement dans la voie de la scission.

Janvier 1911.

V. I. Lénine : « Sur la situation dans le Parti », *Œuvres complètes, tome XV, p. 60-70, éd. russe.*

\*\*\*

## SENS HISTORIQUE DE LA LUTTE INTERIEURE DU PARTI

Le sujet indiqué dans ce titre est traité dans les articles que Martov et Trotski ont publiés dans les numéros 50 et 51 de la *Neue zeit*. [*Organe théorique de la social-démocratie allemande durant la guerre, dirigé par Karl Kautsky. (N. R.)*.] Martov expose les vues du menchévisme. Trotski se met à la remorque des menchéviks en couvrant son allié de phrases sonores. Pour Martov, « l'expérience russe » se ramène à la « victoire de la grossièreté blanquiste et anarchiste sur la culture marxiste » (c'est-à-dire du bolchévisme sur le menchévisme). « La social-démocratie russe a trop voulu parler à la russe » et ne s'est pas assez inspirée de la tactique « européenne ». Chez Trotski, nous retrouvons une « philosophie de l'histoire » analogue. Pour lui, la cause de la lutte est « l'adaptation des intellectuels marxistes au mouvement de classe du prolétariat ». Au premier plan, Trotski place « l'esprit sectaire, l'individualisme des intellectuels, le fétichisme idéologique ». « *La lutte pour l'influence sur un prolétariat non encore mûr politiquement* », tel est, selon lui, le fond de l'affaire.

### I

La théorie qui voit dans la lutte du bolchévisme contre le menchévisme une lutte pour l'influence sur un prolétariat non encore mûr politiquement n'est pas nouvelle. On la rencontre, dès 1905 (voire dès 1903), dans une foule de livres, de brochures, d'articles de la presse libérale.

Il est vrai que le prolétariat russe est inférieur au prolétariat occidental sous le rapport de la maturité politique. Mais de toutes les classes de la société russe, c'est précisément le prolétariat qui a fait preuve de la plus grande maturité politique. La bourgeoisie libérale, qui s'est conduite chez nous aussi basement, aussi poltronnement, aussi sottement et aussi traîtreusement que la bourgeoisie allemande en 1848, hait précisément le prolétariat russe, parce que ce dernier s'est montré, en 1905, assez mûr au point de vue politique pour lui arracher la direction du mouvement et démasquer impitoyablement la duplicité des libéraux.

C'est une illusion de croire, déclare Trotski, que le menchévisme et le bolchévisme ont poussé des racines profondes dans les profondeurs du prolétariat.



Voilà un spécimen des phrases sonores et vides dans l'art desquelles notre Trotski est passé maître. Ce n'est pas dans « les profondeurs du prolétariat », mais dans le *contenu économique* de la révolution russe qu'il faut chercher les racines du désaccord entre bolcheviks et menchéviks. C'est parce qu'ils ignorent ce contenu que Martov et Trotski n'ont pas vu le sens historique de la lutte intérieure du Parti russe. L'essentiel n'est pas de savoir si les formules théoriques de nos dissensions ont pénétré profondément dans telle ou telle couche du prolétariat; l'important, c'est que les conditions économiques de la révolution de 1905 ont conduit le prolétariat à prendre une attitude hostile à la bourgeoisie libérale, non seulement dans la question de l'amélioration des conditions d'existence des ouvriers, mais encore dans la question agraire et dans toutes les questions politiques de la révolution. Parler des divers courants en lutte dans la révolution, en se bornant à y coller les étiquettes de « sectarisme » ou de « grossièreté », et ne pas souffler mot des intérêts économiques fondamentaux du prolétariat, de la bourgeoisie libérale et de la paysannerie démocratique, c'est se ravalier au niveau des journalistes boulevardiers... La lutte du bolchévisme et du menchévisme est étroitement liée à l'histoire de la première et de la deuxième Douma. Il s'agissait de savoir s'il fallait soutenir les libéraux ; ou travailler à leur arracher la direction de la paysannerie. C'est pourquoi, expliquer nos scissions par l'influence des intellectuels, l'immaturité des masses, c'est répéter avec une puérile naïveté toutes les légendes libérales. Pour la même raison, Trotski se trompe radicalement lorsqu'il prétend que, dans la social-démocratie internationale, les scissions sont produites par « l'adaptation de la classe révolutionnaire aux conditions étroites du parlementarisme » et, dans la social-démocratie russe, par l'adaptation des intellectuels au prolétariat.

Autant cette adaptation était politiquement limitée au point de vue du but final, social-démocrate, écrit Trotski, autant ses formes étaient incohérentes, autant était grande l'ombre idéologique qu'elle projetait.

Cette phraséologie véritablement « incohérente » n'est que « l'ombre idéologique » du libéralisme. Martov et Trotski mettent sur le même plan des périodes historiques différentes, en opposant l'Europe, qui a depuis longtemps accompli sa révolution bourgeoise, à la Russie qui est en train de faire la sienne. En Europe, le travail social-démocrate consiste essentiellement à préparer le prolétariat à lutter pour la conquête du pouvoir contre la bourgeoisie, qui domine déjà complètement dans l'Etat. En Russie, il s'agit simplement de la fondation d'un Etat bourgeois moderne, qui se rapprochera de la monarchie des junkers (en cas de victoire du tsarisme sur la démocratie) ou de la République paysanne, bourgeoise-démocratique (en cas de victoire de la démocratie sur le tsarisme).

Or, la victoire de la démocratie dans la Russie contemporaine n'est possible que si les masses rurales marchent avec le prolétariat révolutionnaire et non pas avec les libéraux, qui jouent double jeu. Cette question n'est pas encore résolue historiquement. Les révolutions bourgeoises en Russie ne sont pas encore terminées et, dans la lutte pour la forme du régime bourgeois en Russie, le contenu politique réel du travail social-démocrate est plus vaste que dans les pays où il n'y a aucune lutte pour la confiscation des grandes propriétés par les paysans, où les révolutions bourgeoises sont terminées depuis longtemps...

## II

Les considérations de Martov sur la révolution russe et celles de Trotski sur la situation actuelle de la social-démocratie russe confirment de façon concrète la fausseté de leurs vues essentielles.

Commençons par le boycottage. Martov appelle le boycottage une abstention politique, un procédé d'anarchistes et de syndicalistes, et, en outre, il parle seulement de 1906. Trotski dit que

la tendance au boycottage se manifeste à travers toute l'histoire du bolchévisme : boycottage des syndicats, de la Douma d'Empire, des administrations locales, etc. ;

... que cette tendance est le « résultat d'une crainte sectaire de se noyer dans les masses et représente le radicalisme de l'abstention intransigeante ». En ce qui regarde le boycottage des syndicats et des administrations locales, Trotski avance des choses absolument fausses. Il est faux également que le boycottage se manifeste à travers toute l'histoire du bolchévisme. Ce dernier s'est définitivement constitué en tant que courant, au printemps et en été 1905, avant que surgît la question du boycottage. Le bolchévisme a déclaré en août 1906, dans son organe officiel, que les conditions historiques qui avaient nécessité le boycottage avaient disparu.

Trotski déforme le bolchévisme, car il n'a jamais pu s'assimiler des vues tant soit peu précises sur le rôle du prolétariat dans la révolution bourgeoise russe... N'ayant pas compris la signification historique et économique de la séparation des éléments non social-démocrates d'avec le Parti social-démocrate ouvrier à l'époque de la contre-révolution, Trotski parle à ses lecteurs allemands de la « désagrégation » des deux fractions, de la « désagrégation » et de la « décomposition » du Parti. Cela est faux. Et cette erreur met en lumière tout d'abord la complète incompétence théorique de Trotski. Ce dernier n'a absolument pas compris pourquoi le C. C. à son assemblée plénière, a déclaré que le *liquidationnisme* et l'*otzovisme* étaient la manifestation de l'influence bourgeoise sur le prolétariat ».

En effet, le Parti se désagrège-t-il et se décompose-t-il ou bien se consolide-t-il et s'assainit-il lorsque se détachent de lui des courants qu'il a condamnés et qui représentent l'influence bourgeoise sur le prolétariat ?

Deuxièmement, cette erreur exprime dans la pratique la politique réclamista de la fraction Trotski. Maintenant, après le renvoi du représentant du C. C. de la rédaction de la *Pravda*, chacun voit que l'entreprise de Trotski n'est qu'une tentative de création d'une fraction. Faisant de la réclame pour sa fraction, Trotski ne se gêne nullement pour raconter aux Allemands que le Parti se disloque, que les deux fractions se désagrègent et que lui, Trotski, sauve tout.

Nous voyons maintenant — et la récente résolution des trotskistes (au nom du Club de Vienne, le 26 novembre 1910) le montre avec une évidence particulière — que, seuls, les liquidateurs et les extrémistes ont confiance en Trotski.

Voici encore un exemple qui montrera jusqu'où Trotski pousse l'impudence en ravalant le Parti et en se faisant valoir devant les Allemands : Trotski écrit que les masses ouvrières en Russie regardent « le Parti social-démocrate comme *en dehors* de leur cercle », et il parle des « social-démocrates sans social-démocratie ».

Comment Potressov et consorts n'embrasseraient-ils pas Trotski pour de tels discours ?...

Lorsque Trotski parle en détail aux camarades allemands de l'inéptie de l'otzovisme, qu'il dépeint comme la « cristallisation » d'une tendance au boycottage naturelle à tout le bolchévisme, et lorsque, ensuite, en deux mots, il rappelle que « le bolchévisme ne s'est pas laissé terrasser par l'otzovisme », mais qu'il l'a combattu résolument, ou plutôt avec frénésie, le lecteur allemand ne peut se rendre compte de la perfidie savante d'un tel exposé. La « restriction mentale » jésuitique de Trotski consiste à passer sous silence un petit, un tout petit « détail ». Il « oublie » de raconter que, dès le printemps de 1909, la fraction bolchevik, à une assemblée officielle de ses représentants, a rejeté, exclu les otzovistes.

Mais ce « détail » précisément gênait Trotski, qui voulait à tout prix parler de la « désagrégation » de la fraction bolchevik (et ensuite du Parti) et non de la déchéance des éléments non social-démocrates.

Nous regardons maintenant Martov comme un des chefs des liquidateurs, chef d'autant plus dangereux qu'il est plus habile à défendre les liquidateurs avec des expressions quasi marxistes. Mais Martov expose ouvertement des conceptions qui ont influé sur des courants entiers du mouvement ouvrier de masse de 1903 à 1910, tandis que Trotski ne représente que ses propres flottements et rien de plus.

En 1903, il était menchévik ; il s'est éloigné du menchévisme en 1904, pour y revenir en 1905 en faisant parade d'une phraséologie ultra-révolutionnaire ; il s'en est écarté de nouveau en 1906 ; vers la fin de 1906, il préconisait les accords électoraux avec les cadets (c'est-à-dire, était en réalité de nouveau avec les menchéviks), et au printemps de 1907, il déclarait au congrès de Londres qu'il se différenciait de Rosa Luxembourg « plutôt par des nuances individuelles que par des tendances politiques ».

Trotski plagie aujourd'hui l'idéologie d'une fraction, demain celle d'une autre et, pour cette raison, se proclame au-dessus de ces deux fractions. Trotski, théoriquement, n'est d'accord en rien avec les liquidateurs et les otzovistes, mais, pratiquement, il est d'accord en tout avec les golossistes et le groupe *Vpériod*.

C'est pourquoi, comme Trotski dit aux camarades allemands qu'il représente la « tendance générale du Parti », je dois déclarer qu'il représente seulement sa fraction et ne jouit d'une certaine confiance qu'auprès des otzovistes et des liquidateurs. Voici des faits qui montrent l'exactitude de mon assertion. En janvier 1910, notre Parti avait établi une liaison étroite avec le journal de Trotski, la *Pravda*, en déléguant au conseil de rédaction un représentant du C. C.

En septembre 1910, l'organe central du Parti publie un article dans lequel il est dit que le représentant du C. C. a dû rompre avec Trotski parce que celui-ci menait une politique contraire à l'esprit du Parti. A Copenhague, Plékhanov, en tant que représentant des menchéviks *partiitsi* et délégué de la rédaction de l'organe central, l'auteur de ces lignes, en tant que représentant des bolcheviks, et un camarade polonais ont élevé une protestation catégorique contre la façon dont Trotski relate, dans la presse allemande, les affaires de notre Parti.

Que le lecteur juge maintenant si Trotski représente la « tendance générale du Parti » ou une tendance généralement hostile au Parti dans la social-démocratie russe.

Avril 1911.

V. I. Lénine : « *Le sens historique de la lutte intérieure du Parti en Russie* », *Œuvres complètes*, tome XV, p. 10-23, éd. russe.

\*\*\*

## EXTRAIT D'UNE RESOLUTION DU 2<sup>e</sup> GROUPE PARISIEN DU PARTI SOCIAL-DEMOCRATE RUSSE

*[Cette résolution a été écrite par Lénine. (N. R.)]*

Les gens comme Trotski, avec leurs phrases amphigouriques sur le Parti social-démocrate ouvrier russe, sont la « plaie de notre époque ». Ils veulent faire facilement leur carrière en prêchant l'accord avec tout le monde, même avec Potressov et les otzovistes, et, forcément, gardent le silence sur les conditions politiques de cet accord. En réalité, ils prêchent la capitulation devant les liquidateurs, devant les fondateurs d'un parti ouvrier stolypinien... L'assemblée attire l'attention des ouvriers social-démocrates sans distinction de fraction sur le fait que les chefs étrangers du groupe *Vpériod* et le rédacteur de la *Pravda*, Trotski, mènent une politique de soutien des liquidateurs et d'union avec eux contre le Parti et ses décisions.

*Juillet 1911.*

*V.I. Lénine : « Résolution du 2<sup>e</sup> groupe parisien du P.O.S.D.R. sur la situation dans le Parti », Œuvres complètes, tome XV, p. 197-200, éd. russe.*

\*\*\*

## A TOUS LES ORGANISATIONS, GROUPES, CERCLES DU PARTI SOCIAL-DEMOCRATE

*Manifeste de la Commission d'organisation pour la convocation d'une conférence panrusse.*

Trotski, naturellement, se fait un devoir de répéter tous les cancanes des liquidateurs étrangers sur la prétendue appropriation de l'argent du Parti par la conférence et sur les « expropriations à l'intérieur du Parti » (voir le n°21 de la *Pravda* où Trotski, « la mort dans l'âme », reproduit toutes ces légendes). Nous ne reviendrons pas sur cette triste campagne. Trotski, comme tous les autres membres du Parti lisant l'organe central, sait fort bien que le Comité central, réuni en séance plénière, a soumis cette question d'argent à la décision de trois camarades étrangers jouissant d'une grande autorité auprès des ouvriers russes. Le Parti a publié sa décision sur ce sujet dans le numéro 11 de l'organe central. Or, maintenant que ces camarades se sont prononcés contre les plans scissionnistes des golossistes et ont exprimé leur confiance à notre Comité d'organisation, Trotski pousse les hauts cris à propos des « expropriations à l'intérieur du Parti ». Un peu de pudeur, messieurs ! dirons-nous à Trotski et à ses pareils ; ne soulevez pas autour de cette question d'argent une misérable et honteuse campagne de mensonges. Ne faites pas ainsi le bonheur des Menchikov et des Izgoïev ! La décision des camarades étrangers sur cette question d'argent est formellement obligatoire pour nous tous — ainsi en a décidé le Parti — et elle l'est encore davantage moralement. Car, camarades, vous savez quels sont ces « détenteurs » étrangers qui, paraît-il, sanctionnent et couvrent des « expropriations à l'intérieur du Parti ». Ce sont Karl Kautsky, Franz Mehring et Clara Zetkin, nos guides, dont les noms sont chers à tout social-démocrate russe... Signalons encore un trait général des interventions du groupe Trotski sur les questions de tactique et les divergences de principe dans le Parti. Trotski ne trouve dans son arsenal des armes que contre la gauche du Parti. Il va sans dire qu'une telle politique ne sert qu'aux golossistes et aux opportunistes de toute nuance. De là l'unanimité touchante qui s'est établie entre le groupe Trotski et le *Goloss*, organe de la liquidation du Parti. Etrange façon d'être en dehors des fractions !

*1<sup>er</sup> août 1911.*

*« Documents et matériaux », Œuvres complètes de Lénine, tome XV, p. 593, éd. russe.*

\*\*\*

## RÉMARQUE DE LA REDACTION SUR LA CORRESPONDANCE DE SAINT-PETERSBOURG

Trotski et tous les conciliateurs de son espèce sont beaucoup plus dangereux que les liquidateurs eux-mêmes. En effet, les liquidateurs convaincus exposent ouvertement leurs vues aux ouvriers et il est facile d'en montrer l'erreur, tandis que les trotskistes trompent les ouvriers, cachent le mal et en rendent impossible le diagnostic et la guérison. Soutenir le groupe Trotski, c'est aider à tromper les ouvriers, c'est voiler le « liquidationnisme ». Accorder l'entière liberté d'action à Potressov et consorts en Russie et, à l'étranger, voiler leurs actes par des phrases révolutionnaires, tel est le fond de la politique trotskiste.

*1<sup>er</sup> septembre 1911.*

*V. I. Lénine : « Du camp du Parti « ouvrier » stolypinien », Œuvres complètes, tome XV, p. 218, éd. russe.*

\*\*\*

### LA NOUVELLE FRACTION DES CONCILIATEURS OU DES VERTUEUX

Le « conciliationnisme » est un ensemble de tendances, d'aspirations, de vues, étroitement liées à l'essence même du problème qui se posait devant le Parti social-démocrate ouvrier russe à l'époque de la contre-révolution (1908-1911)... Son porte-parole le plus conséquent a été Trotski... Trotski et les « trotskistes inconséquents » assurent qu'ils ne forment pas une fraction, car... le seul but de leur groupement (en fraction) est précisément la destruction de toute fraction, la propagande de l'unification, etc. Mais toutes les assertions de ce genre ne sont que vantardises et faux-fuyants, pour la simple raison que le fait de l'existence d'une fraction ne saurait être infirmé par le but qu'elle poursuit, quelle que soit d'ailleurs l'excellence de ce but... Trotski nous fournit d'innombrables projets d'unification sans aucun principe à la base. Pour prendre un exemple récent, rappelons comment il portait aux nues la *Vie ouvrière* [Organe mensuel « ouvrier social-démocrate », publié en 1911 à Paris, en langue russe, où collaboraient des « bolcheviks conciliateurs » et des liquidateurs. (N. R.)] de Paris, dirigée par un comité paritaire de « conciliateurs » et de golossistes. Voilà, écrivait-il, un exemple admirable ; « ni bolchevik, ni menchévik, mais social-démocrate révolutionnaire ». Seulement, notre phraseur oubliait qu'il n'y a de social-démocrate révolutionnaire que celui qui comprend la nocivité du pseudo-social-démocratisme, du social-démocratisme anti-révolutionnaire, c'est-à-dire du liquidationnisme et de l'otzovisme dans la Russie de 1908-1911, et qui sait lutter contre de telles tendances, contraires à l'esprit social-démocrate.

18 octobre 1911.

V. I. Lénine : « De la nouvelle fraction des conciliateurs ou des vertueux », *Œuvres complètes, tome XV, p. 228-238, éd. russe.*

\*\*\*

### LA DIPLOMATIE DE TROTSKI ET LA PLATE-FORME DES « PARTIITSI »

Voici un éditorial pompeux sous le titre sonore : « En Avant ! » [L'article « En Avant ! » fut publié dans la *Pravda* de Trotski comme correspondance de Saint-Pétersbourg. (N. R.)] :

Ouvriers conscients, est-il dit dans cet article, vous n'avez pas à l'heure actuelle de mot d'ordre plus important et plus large que celui de la liberté d'association, de réunion et de grève. La social-démocratie, lisons-nous plus loin, convie le prolétariat à la lutte pour la République... Mais pour que cette lutte ne reste pas le mot d'ordre creux de quelques élus, il faut que vous autres, ouvriers conscients, appreniez aux masses à comprendre par l'expérience la nécessité de la liberté de coalition et à lutter pour cette revendication.

La phrase révolutionnaire sert ici à voiler et à justifier la fausseté du liquidationnisme. Pourquoi le mot d'ordre de la République est-il un mot d'ordre creux pour quelques-uns, alors que la République, c'est l'impossibilité de dissoudre la Douma ? Liberté de coalition et de presse ? Libération des paysans soumis aux violences et aux exactions des Markov, Romanov, Pourichkévitich ? N'est-il pas évident qu'il faut ici renverser les termes et que c'est le mot d'ordre de la liberté de coalition qui reste « creux » et vide de sens s'il n'est pas lié au mot d'ordre de République ? Il est inutile d'exiger de la monarchie tsariste la « liberté d'association » si l'on n'explique pas aux masses l'incompatibilité de cette liberté avec le tsarisme et la nécessité de la République pour une telle liberté. La déposition à la Douma de projets de loi sur la liberté d'association, les interpellations et discours sur ce sujet doivent précisément nous fournir, à nous social-démocrates, l'occasion et la matière de notre propagande en faveur de la République. Les ouvriers conscients doivent apprendre aux masses à comprendre, par l'expérience, la nécessité de la liberté d'association.

C'est là le vieux refrain de l'ancien opportunisme russe, déjà rabâché par les économistes. L'expérience véritable des masses, c'est la dissolution de leurs syndicats par le ministre, les violences quotidiennes des gouverneurs et des chefs de police. Mais mettre au premier plan le mot d'ordre de la liberté d'association et non celui de la République, c'est phraser en intellectuel opportuniste étranger aux masses... Trotski sait bien que, dans leurs publications légales, les liquidateurs unissent précisément le mot d'ordre de liberté d'association aux mots d'ordre : A bas le parti illégal ! A bas la lutte pour la République ! La tâche de Trotski consiste à couvrir le « liquidationnisme » en jetant de la poudre aux yeux des ouvriers. Il est impossible de discuter avec Trotski sur le fond des questions, car il n'a aucune idée arrêtée. On peut et on doit discuter avec les liquidateurs et les otzovistes convaincus, mais on ne discute pas avec un homme qui s'amuse à voiler les fautes des uns et des autres : on le démasque comme un diplomate de bas étage.

8 décembre 1911.

V. I. Lénine : « Sur la diplomatie de Trotski et sur une plate-forme des liquidateurs », *Œuvres complètes, tome XV, p. 302-304, éd. russe.*

\*\*\*

## LES LIQUIDATEURS CONTRE LE PARTI

Le pauvre homme a de nouveau menti, et, de nouveau, s'est trompé dans ses calculs. [Il s'agit ici d'une communication de la Pravda trotskiste d'après laquelle les menchéviks partiitsi et les liquidateurs auraient été disposés à soutenir le travail du comité d'organisation institué par Trotski. (N. R.)]

Le bloc préparé avec tant de tapage contre la conférence de 1912, sous la haute direction des liquidateurs, se désagrège maintenant de tous côtés parce que les liquidateurs ont par trop laissé passer le bout de l'oreille. Les camarades polonais... ont refusé de participer au comité d'organisation. Plékhanov, à la suite d'une correspondance avec le représentant de ce comité, est arrivé à préciser certains détails curieux : 1° que la conférence projetée doit être la conférence « constituante » d'un nouveau parti ; 2° que la convocation de cette conférence repose sur un principe anarchique ; 3° que cette conférence est convoquée par les liquidateurs. L'affaire ayant été ainsi tirée au clair par Plékhanov, il n'est pas étonnant que les « bolcheviks-conciliateurs » se soient armés de courage et aient résolu de prendre en flagrant délit de mensonge Trotski qui les a rangés parmi les partisans du comité d'organisation.

Ce comité dans sa composition actuelle, avec son désir évident d'imposer à tout le Parti son attitude organisée, n'offre pas la moindre garantie de la convocation d'une véritable conférence de tout le Parti.

Voilà ce que disent aujourd'hui nos *partiitsi*. Où sont donc maintenant nos extrémistes, qui s'étaient jadis hâtés de manifester leur sympathie au comité d'organisation ? Nous l'ignorons, d'ailleurs cela importe peu. Ce qui importe, c'est que le caractère liquidateur de la conférence convoquée par le comité d'organisation a été irréfutablement établi par Plékhanov et que les conciliateurs ont dû s'incliner devant ce fait. Que reste-t-il donc ? Les liquidateurs avérés et Trotski... Dans ce bloc, les liquidateurs continuent à jouir de l'entière liberté de suivre leur ligne d'action dans le *Jivoié Diélo* [Organe des liquidateurs. (N. R.)] et dans *Nacha Zaria* [Organe de l'aile droite des liquidateurs, qui était pour la création d'un nouveau parti ouvrier légal reconnu par le tsarisme. (N. R.)] et, à l'étranger, Trotski se charge de les couvrir de sa phraséologie révolutionnaire, qui ne lui coûte rien et n'engage en rien ses alliés.

Cette histoire comporte une leçon pour ceux qui, à l'étranger, soupirent après l'unité et ont récemment publié à Paris une feuille *Pour le Parti*. Pour construire le Parti, il ne suffit pas de crier à l'unité, il faut avoir un programme politique, un programme d'action. Le bloc des liquidateurs, de Trotski, des extrémistes, des Polonais, des bolchéviks-partiitsi, des menchéviks de Paris était voué à l'effondrement, car il était fondé sur l'absence de principes, l'hypocrisie et la phraséologie creuse. Quant aux soupireurs, ils feraient bien de commencer par savoir avec qui ils veulent l'unité. S'ils la veulent avec les liquidateurs, pourquoi ne pas le dire sans ambages ? S'ils sont contre la fusion avec les liquidateurs, après quelle unité soupirent-ils ?

Seuls, la conférence de janvier et les organes élus par elle unissent présentement tous les militants du Parti social-démocrate ouvrier russe. En dehors de cette conférence, il n'y a rien, sauf les promesses des bundistes et de Trotski concernant la convocation d'une conférence « liquidationniste ».

25 avril 1912.

V. I. Lénine : « Les liquidateurs contre le Parti », *Œuvres complètes, tome XV, p. 461-463, éd. russe.*

\*\*\*

## LA DESAGREGATION DU BLOC D'AOUT

Tous ceux qui s'intéressent au mouvement ouvrier et au marxisme en Russie savent qu'en août 1912 il s'est constitué un bloc composé des liquidateurs, de Trotski, des Lettons, des bundistes et des Caucasiens...

Depuis lors, il s'est écoulé exactement un an et demi. Or, en février 1914, Trotski, le défenseur « véritable » de la plateforme d'août, fonde une nouvelle revue qui, cette fois-ci, « n'a rien de fractionnel » et qui se propose comme but réunification » du Parti... Comme nous l'avons dit alors, le bloc d'août 1912 ne tendait qu'à masquer les liquidateurs. Le voilà dissous. Ses amis russes même n'ont pu rester unis. Les unificateurs n'ont pu s'unir entre eux et il en est résulté deux tendances « d'août » : les partisans du *Loutch* (*Nacha Zaria* et *Journal ouvrier du Nord*) et les trotskistes (*Borba*). Les deux camps brandissent chacun un lambeau du drapeau du bloc d'août et crient à tue-tête : « Unité ! »

Quelle est la tendance de la *Borba* ? [La *Borba* était une revue « non-fractionnelle » (!) fondée à Moscou en mars 1914 et dont Trotski était le principal collaborateur. (N. R.)]

Les liquidateurs ont une physionomie spéciale : ce sont des libéraux et non des marxistes. Trotski n'a aucune physionomie et il n'en a jamais eu ; il se borne à faire la navette entre les libéraux et les marxistes et à lancer les mots à effet et des phrases sonores.

Sur aucune des questions litigieuses, on ne trouve dans la *Borba* une opinion précise.

Cela semble invraisemblable et cependant c'est la vérité. De la question du travail clandestin pas un mot.

Trotski partage-t-il les idées d'Axelrod, Zassoulitch, Dan, Sédov ? [*Axelrod, Zassoulitch, Dan et Sédov appartenaient au groupe des liquidateurs. (N. R.)*] Il n'en dit rien. Est-il pour un parti légal ? Impossible de le lui faire dire.

Pas un mot non plus sur les discours libéraux des Ejoy et autres loutchistes à propos des grèves. Silence complet sur l'abrogation du programme concernant la question nationale.

Pas un mot sur les interventions de L. Sédov et des autres loutchistes contre les trois mots d'ordre adoptés par les bolcheviks après les événements de la Lena.

Trotski affirme qu'il est pour l'union des revendications partielles et du but final, mais quelle est son opinion sur la réalisation de cette union par les liquidateurs, il ne le dit point.

28 mars 1914.

V. I. Lénine : « *La désagrégation du bloc d'août* », *Œuvres complètes, tome XVII, p. 251-253, édition russe.*

\*\*\*

### LA VIOLATION DE L'UNITE AU CRI DE « VIVE L'UNITE ! »

Les vieux militants marxistes russes connaissent bien Trotski et il est inutile de leur en parler. Mais la jeune génération ouvrière ne le connaît pas et il faut lui en parler, car c'est là une figure typique pour les cinq groupes étrangers qui flottent entre les liquidateurs et le Parti.

Au temps de la vieille *Iskra* (1901-1903), ces éléments hésitants qui allaient continuellement des économistes aux iskristes et vice-versa, avaient été surnommés les « voltigeurs ».

Nous entendons par « liquidationnisme » un courant idéologique qui a la même source que le menchévisme et l'économisme, qui s'est développé au cours des dernières années et dont l'histoire est intimement liée à la politique et à l'idéologie de la bourgeoisie libérale.

Les « voltigeurs » se proclament au-dessus des fractions, pour la simple raison qu'ils empruntent leurs idées, tantôt à une fraction, tantôt à une autre. De 1901 à 1903, Trotski fut un iskriste fougueux et, au congrès de 1903, il fut, selon Riazanov, la « trique de Lénine ». Vers la fin de 1903, il devient menchévik enragé, c'est-à-dire abandonne les iskristes pour les économistes et déclare qu'il y a un abîme entre l'ancienne et la nouvelle *Iskra*. En 1904-1905, il s'éloigne des menchéviks, sans pouvoir toutefois se fixer, tantôt collaborant avec Martynov (économiste), tantôt proclamant la doctrine ultra-gauche de la « révolution permanente ». En 1906-1907, il se rapproche des bolcheviks et se déclare solidaire de la position de Rosa Luxembourg.

A l'époque de la dislocation, après de longues tergiversations, il évolue de nouveau vers la droite, et en août 1912, fait bloc avec les liquidateurs. Maintenant, il abandonne de nouveau ces derniers, tout en répétant au fond leurs idées.

De tels types sont caractéristiques, en tant que débris des groupements et formations historiques de la dernière période, alors que la masse ouvrière russe était encore en léthargie et que chaque groupe pouvait s'offrir le luxe de se présenter comme un courant, une fraction, « une puissance » négociant son union avec une autre.

Il faut que la jeune génération sache avec qui elle a affaire, lorsque certaines personnes élèvent des prétentions incroyables et ne veulent tenir compte ni des décisions par lesquelles le Parti a déterminé, en 1908, son attitude à l'égard du « liquidationnisme », ni de l'expérience du mouvement ouvrier russe contemporain, qui a, en fait, réalisé l'unité de la majorité sur la base de la reconnaissance intégrale de ces décisions.

9 mai 1914.

V. I. Lénine : « *Sur la violation de l'unité au cri de : «Vive l'unité !* », *Œuvres complètes, t. XVII, p. 393-394, éd. russe.*

## TROTSKI ET LA GUERRE

*La guerre ne modifia pas sensiblement les groupements de la social-démocratie russe. Alors que, dès le début, les bolcheviks adoptèrent une position résolument hostile à la guerre (« transformation de la guerre impérialiste en guerre civile »), les menchéviks, pour la plupart, se rangèrent aux côtés de la bourgeoisie et devinrent des social-patriotes.*

*Trotsky occupa une position de « conciliation », (« ni victoire ni défaite »), alors que toute conciliation entre ces deux attitudes radicalement opposées était non seulement impossible, mais se serait avérée funeste à la cause du prolétariat révolutionnaire. Au fond Trotsky (comme Kautsky en Allemagne, Longuet en France) ne faisait qu'entraver l'œuvre de clarification idéologique des bolcheviks et apportait ainsi son appui aux social-chauvins les plus enragés.*

*Lénine dans les textes suivants, qui ne nécessitent pas d'autres commentaires, précise avec une clarté admirable la position de Trotsky et les conséquences qu'elle entraîne.*

\*\*\*

### LE KAUTSKISME

... Cette erreur fondamentale qu'est le kautskisme prend des formes diverses selon les pays... En Russie, Trotsky, tout en réfutant cette idée, préconise l'unité avec le groupe opportuniste et chauvin de *Nacha Zaria*. En Roumanie, Rakovski déclare la guerre à l'opportunisme, auquel il impute la faillite de l'Internationale, mais, en même temps, il est prêt à reconnaître l'idée de la défense de la patrie. Tout cela est la manifestation du mal que les marxistes hollandais (Horter, Pannekoek) ont appelé le « radicalisme passif » et qui amène, en théorie, à substituer l'éclectisme au marxisme révolutionnaire et, en pratique, à ramper devant l'opportunisme.

*Août 1915.*

*V. I. Lénine : « Le socialisme et la guerre », Œuvres complètes, tome XVIII, p. 203, éd. russe.*

\*\*\*

### DU DÉFAITISME PENDANT LA GUERRE IMPÉRIALISTE

Dans une guerre réactionnaire, la classe révolutionnaire ne peut ne pas désirer la défaite de son gouvernement.

C'est là un axiome. Il n'est contesté que par les partisans conscients ou les serviteurs impuissants des social-chauvins. Parmi les premiers, on peut citer Semkovsky, du C. O. ; parmi les seconds, Trotsky et Boukvoïed, et, en Allemagne, Kautsky. Souhaiter la défaite de la Russie, écrit Trotsky, est

une concession injustifiée à la méthodologie politique du social-patriotisme, qui substitue une orientation arbitraire, dans le sens du moindre mal, à la lutte révolutionnaire contre la guerre et les causes qui l'ont engendrée (numéro 115 du *Naché Slovo*).

Voilà un échantillon des phrases amphigouriques au moyen desquelles Trotsky ne cesse de justifier l'opportunisme. L'expression « lutte révolutionnaire contre la guerre » est absolument vide de sens si l'on n'entend pas par là l'action révolutionnaire contre le gouvernement de son pays pendant la guerre...

Espérant s'en tirer avec des phrases, Trotsky s'empêtre encore davantage. Il semble que désirer la défaite de la Russie, c'est désirer la victoire de l'Allemagne (Boukvoïed et Semkovsky expriment franchement cette « idée », qu'ils partagent avec Trotsky). Et c'est en cela que Trotsky voit la « méthodologie du social-patriotisme ». Afin de venir en aide aux gens qui ne savent pas penser, la résolution de Berne explique (numéro 40 du *Social-Démocrate*) que, dans tous les pays impérialistes, le prolétariat doit désirer maintenant la défaite de son gouvernement. Boukvoïed et Trotsky ont préféré taire cette vérité...

La renonciation au défaitisme fait du « révolutionnarisme » un mot vide ou une hypocrisie... « Notre vote du 4 août signifie que nous ne sommes pas pour la guerre, mais que nous sommes contre la défaite », écrit le leader des opportunistes, E. David, dans son livre. Les membres du C. O., avec Boukvoïed et Trotsky, adoptent entièrement la plate-forme de David en prenant la défense du mot d'ordre : « Ni victoire, ni défaite ».

Celui qui reconnaît ce mot d'ordre n'est qu'un hypocrite quand il déclare qu'il est pour la lutte de classe et la rupture de « l'union sacrée ». En fait, il renonce à une politique prolétarienne indépendante et subordonne le prolétariat des pays belligérants à un but purement bourgeois : éviter la défaite à son gouvernement impérialiste. Pour le prolétariat, l'unique politique de lutte de classe et de rupture de l'union sacrée est celle qui consiste à exploiter les embarras de son gouvernement et de sa bourgeoisie pour les renverser.

Et l'on ne peut aspirer ni arriver à ce but sans désirer la défaite de son gouvernement, sans collaborer à cette défaite...

Celui qui est pour le mot d'ordre : « Ni victoire, ni défaite » est un chauvin conscient ou inconscient, tout, au plus un petit bourgeois conciliateur, mais en tout cas, c'est un ennemi de la politique prolétarienne, un partisan des gouvernements et des classes dirigeantes actuels.

26 juillet 1915.

*V. I. Lénine : « Du défaitisme pendant la guerre impérialiste », Œuvres complètes, p. 169-173, édition russe.*

\*\*\*

### **LES BUTS DE L'OPPOSITION EN FRANCE**

La scission du mouvement ouvrier et du socialisme dans le monde entier est un fait patent. Dans la question de la guerre, deux tactiques et deux politiques opposées de la classe ouvrière sont en présence. Il serait ridicule de fermer les yeux là-dessus. Tenter de concilier l'inconciliable revient à se condamner à l'impuissance...

Dans le monde entier, le tableau est le même. Les diplomates impuissants, les gens du « marais », comme Kautsky en Allemagne, Longuet en France, Martov et Trotski en Russie, causent le plus grand mal au mouvement ouvrier en défendant la fiction de l'unité et en empêchant ainsi l'union indispensable de l'opposition de tous les pays, la création de la III<sup>e</sup> Internationale.

10 février 1916.

*V. I. Lénine : « Sur les tâches de l'opposition en France », Œuvres complètes, tome XIX, p. 21-22, éd. russe.*



## LA REVOLUTION D'OCTOBRE

Trotsky n'adhéra au Parti bolchevik qu'au VI<sup>e</sup> congrès du P.O.S.D.R. (bolchevik) qui se tint, à demi clandestin, à Pétrograd du 8 au 16 août 1917.

A la veille des journées décisives d'Octobre, alors que Zinoviev et Kaménev se conduisaient en « briseurs de grèves », dévoilant à la bourgeoisie les plans bolcheviques d'insurrection, Trotsky combattit lui aussi Lénine sur le plan et la date de l'insurrection armée ; il demandait que la prise du pouvoir fasse l'objet d'une décision du prochain congrès des Soviets, ce qui tendait à retarder le soulèvement et à laisser passer le moment le plus favorable, à démoraliser les masses travailleuses et à compromettre toutes les chances de succès de la révolution.

Lénine réagit avec vigueur contre ce point de vue erroné, contre cette temporisation.

\*\*\*

### LA CRISE EST MURE

Que faire ?... reconnaître que nous avons au Comité central et dans les milieux dirigeants du Parti une tendance ou une nuance d'opinion qui veut *attendre* le congrès des Soviets et se prononce *contre* la prise immédiate du pouvoir, *contre* l'insurrection immédiate. Cette tendance, ou cette nuance d'opinion, doit être *vaincue*.

Sinon, les bolcheviks *se déshonorent* à jamais et *disparaissent* en tant que parti.

Laisser échapper l'occasion présente et « attendre » le congrès des Soviets serait *idiotie complète* ou *trahison complète*.

Trahison complète à l'égard des ouvriers allemands. Car nous n'allons tout de même pas attendre le *début* de leur révolution ! Quand elle éclatera, les Liber-Dan [*Social-démocrates, menchéviks de droite. (N. R.)*] seront aussi d'avis de la « soutenir ». Mais elle *ne peut pas* commencer tant que Kérénski, Kichkine et C<sup>ie</sup> sont au pouvoir.

Trahison complète à l'égard des paysans. Laisser réprimer le mouvement paysan quand on a les Soviets des deux *capitales*, c'est *perdre et perdre à juste titre* la confiance des paysans, c'est tomber, aux yeux des paysans, au niveau des Liber-Dan et autres fripouilles.

« Attendre » le congrès des Soviets est une idiotie complète, car c'est perdre des semaines, et les semaines, les jours mêmes décident aujourd'hui *de tout*. C'est renoncer lâchement à la prise du pouvoir, car elle sera impossible le 1<sup>er</sup> ou le 2 novembre (pour des raisons politiques et techniques : on ne manquera pas de réunir des cosaques pour le jour sottement « fixé ». de l'insurrection).

« Attendre » le congrès des Soviets est une idiotie, car le congrès ne donnera rien, *ne peut rien donner !*

29 septembre 1917.

V. I. Lénine : « La crise est mûre », *Œuvres complètes, tome XXI, p. 296, E.S.I.*

\*\*\*

### CONTRE LA TEMPORISATION

Je m'emploie de toutes mes forces à convaincre les camarades que tout est maintenant suspendu à un cheveu, que des questions se posent à l'ordre du jour qui ne peuvent être décidées ni par des conférences, ni par des congrès (quand même ce seraient des congrès des Soviets), qui ne peuvent être décidées que par les peuples, par les masses, par l'action des masses en armes... Il faut, à tout prix, ce soir, cette nuit, arrêter le gouvernement après avoir désarmé les junkers (et les avoir battus s'ils résistent), etc. [*Le soir du 24 octobre, selon l'ancien calendrier russe, 6 novembre de notre calendrier. Cette insistance de Lénine de ne pas attendre vingt-quatre heures de plus pour déclencher l'insurrection montre l'importance qu'il attachait à juste titre à une action décidée, immédiate, rapide, vingt-quatre heures, cela pourrait paraître, à première vue, une bagatelle, et la divergence avec Trotsky pourrait sembler inessentielle. Elle était en réalité profonde et du triomphe de l'un ou l'autre point de vue dépendait le sort de la révolution. Quelques heures de répit laissées au Gouvernement provisoire de Kérénski lui auraient permis de rassembler ses forces. Le commencement du soulèvement le 24 au soir assura au contraire le succès de la Révolution d'Octobre. (N. R.)*]

Attendre n'est plus possible ! Ce serait risquer de tout perdre ! La défense du *peuple* (non d'un congrès, mais du peuple, l'armée et les paysans en tête) contre le gouvernement de Kornilov..., voilà l'objet de la prise immédiate du pouvoir.

Tous les rayons, tous les régiments, toutes les forces doivent se mobiliser sur l'heure et envoyer immédiatement des délégations au Comité révolutionnaire militaire, et au C. C. bolchevik, exigeant impérieusement que le pouvoir ne soit laissé en aucun cas, en aucune façon, à Kérénski et C<sup>ie</sup> jusqu'au 25 ; cette affaire doit absolument être décidée ce soir ou cette nuit.

L'histoire ne pardonnerait pas la temporisation aux révolutionnaires, qui peuvent vaincre aujourd'hui (et vaincraient certainement aujourd'hui), mais risqueraient de perdre beaucoup demain, risqueraient de tout perdre.

En prenant le pouvoir aujourd'hui, nous ne le prenons pas contre les Soviets, nous le prenons pour eux.

La prise du pouvoir sera l'œuvre de l'insurrection; son objet politique se précisera ensuite.

Il serait néfaste ou formaliste d'attendre le vote indéci du 25 octobre. Le peuple a le droit et le devoir de trancher ces questions par la force et non par le vote ; le peuple a le droit et le devoir de diriger, dans les moments critiques de la révolution, ses représentants, même les meilleurs, au lieu de les attendre.

L'histoire de toutes les révolutions l'a prouvé, et les révolutionnaires qui laisseraient échapper le moment, tout en sachant que le salut de la révolution, la proposition de paix, le salut de Péetrograd, le remède contre la famine, la transmission de la terre aux paysans dépendent d'eux, commettraient le plus grand crime.

Le gouvernement hésite. Il faut *l'achever* à tout prix. La temporisation dans l'action, c'est la mort.

24 octobre 1917.

*V.I. Lénine : « Lettre aux membres du Comité central », Œuvres complètes, tome XXI, p. 438-439, E.S.I.*

## LA PAIX DE BREST-LITOVSK

*En 1918, lors des pourparlers de paix à Brest-Litovsk, les « communistes de gauche » dirigés par Boukharine et Piatakov s'élevèrent avec violence contre la juste politique de Lénine, préconisant sous le mot d'ordre de « guerre révolutionnaire », que la faiblesse militaire du jeune pouvoir des Soviets rendait impossible, une tactique d'aventures qui aurait mené à sa perte le gouvernement ouvrier et paysan.*

*Trotski, une fois de plus, adopta une attitude conciliatrice, qui s'opposait en fait à la position léniniste et servait les « communistes de gauche ». « Ni guerre ni paix » tel était le mot d'ordre trotskiste, c'est-à-dire cesser la guerre, mais ne pas signer la paix ! Ce qui ne pouvait que jeter la confusion dans les masses ouvrières et paysannes et ce qui fut utilisé par l'impérialisme allemand pour continuer les opérations militaires et conquérir de nouveaux territoires soviétiques.*

*Pendant les pourparlers avec le commandement allemand, Trotski viola sciemment les instructions de Lénine et du Comité central, se refusant à la conclusion immédiate de la paix, ce qui entraîna pour la République des Soviets des conditions de paix encore plus désavantageuses. Seule la fermeté de Lénine et de la majorité bolchevik assura alors le salut du pouvoir des Soviets.*

*Voici quelques brefs extraits où Lénine montre l'inconsistance de la position trotskiste :*

\*\*\*

### LA FAUSSE TACTIQUE DE TROTSKI

La tactique de Trotski devint fautive quand l'état de guerre fut déclaré fini, sans que la paix fût signée. Je proposai catégoriquement de signer la paix. Nous ne pouvions pas obtenir une paix meilleure que celle de Brest-Litovsk... Quand le camarade Trotski formule de nouvelles revendications : « Prenez l'engagement de ne pas signer la paix avec Vinnichenko », — je dis que je ne veux prendre en aucun cas cet engagement... Ce serait, au lieu de suivre une ligne claire qui consiste à manœuvrer — en reculant et, parfois, lorsque c'est possible, en passant à l'offensive, — se lier de nouveau les mains par un engagement de pure forme...

Le camarade Trotski dit que la paix serait une trahison au sens complet du mot. J'affirme que c'est un point de vue tout à fait faux. Je prendrai, pour le montrer concrètement, un exemple. Deux hommes se promènent. Dix hommes les attaquent. L'un se défend, l'autre se sauve. C'est une trahison, mais si deux armées de 100.000 hommes sont en face de cinq armées et si l'une est cernée par 200.000 hommes et l'autre, qui doit se porter à son secours, sait que 300.000 hommes lui préparent un guet-apens, peut-elle désormais aller au secours de la première ? Non, elle ne le peut pas. Ce n'est ni une trahison, ni une poltronnerie. Un simple changement de nombre a modifié toutes les notions, tout militaire le sait, il ne s'agit pas ici d'idées personnelles ; je ménage mon armée ; que l'autre soit faite prisonnière, soit, je reconstituerai la mienne, j'ai des alliés, j'attendrai, ils arriveront. On ne peut raisonner qu'ainsi ; mais quand aux considérations d'ordre militaire viennent s'ajouter des considérations d'un autre ordre, il n'y a plus que phrases, rien de plus. Faire ainsi de la politique n'est pas possible.

8 mars 1918.

*V. I. Lénine : « Discours de conclusion sur la guerre et la paix », VII<sup>e</sup> congrès du Parti communiste russe, Œuvres complètes, tome XXII, p. 333-334, éd. russe.*

## TROTSKI ET LES SYNDICATS

*Durant les années de guerre civile, le Parti s'éleva maintes fois contre Trotski.*

*Toutes les opérations décisives de l'Armée rouge ayant abouti à la défaite de Koltchak, Dénikine et autres gardes-blancs, furent menées à l'encontre des plans de Trotski. On n'écrasa Koltchak que lorsque la proposition de Trotski de suspendre l'offensive contre Koltchak fut repoussée et que le C. C, Lénine en tête, eût pris la résolution de mobiliser les forces nécessaires pour attaquer les gardes-blancs au front oriental.*

*De même ce n'est que lorsque Lénine eut confirmé ; en automne 1919, le plan d'opérations contre Dénikine proposé par Staline et que l'on eut complètement écarté Trotski de la direction des opérations au front du Sud, que Dénikine fut défait.*

*Il en fut de même dans nombre d'autres questions sur la lutte armée du prolétariat de la République soviétique. La création d'une puissante Armée rouge, les victoires héroïques de cette armée, la défaite des gardes-blancs, tout cela on le doit à la direction de Lénine et de Staline, à leur lutte contre le trotskisme.*

*Vers la fin de 1920, à la veille de la nouvelle politique économique, une discussion sur le rôle des syndicats s'éleva dans le Parti. Et là encore, Trotski prit la tête de la lutte contre Lénine. Il proposa « d'étatiser les syndicats », c'est-à-dire de les transformer en simples appendices de l'appareil d'Etat.*

*Niant le rôle des syndicats que Lénine considérait comme une école du communisme, Trotski détruisait un des principaux fondements de la dictature du prolétariat. Lénine disait que la politique de Trotski tendant à étatiser et « secouer » les syndicats n'aboutirait qu'à une scission entre le Parti communiste et les syndicats et détacherait ceux-ci des masses travailleuses.*

*C'est ce que Lénine explique dans les passages suivants :*

\*\*\*

### DES SYNDICATS, DU MOMENT PRESENT ET DE L'ERREUR DU CAMARADE TROTSKI

#### I

Traitant du rôle des syndicats dans la production, Trotski commet une erreur fondamentale : il parle constamment du « principe général ». Dans toutes ses thèses, il envisage la question sous l'angle du « principe général ». C'est là une façon de procéder radicalement erronée. Le IX<sup>e</sup> congrès du Parti a déjà parlé plus que suffisamment du rôle des syndicats dans la production...

La faute capitale de Trotski est de tirer le Parti et le pouvoir soviétique en arrière, en posant maintenant la question de « principe ». Grâce à Dieu, nous sommes déjà passés des principes au travail pratique, actif. A Smolny [*Quartier général du Soviet et des bolcheviks à Pétrograd pendant les journées d'Octobre. (N. R.)*], nous avons péroré sur les principes, et cela plus qu'il n'aurait fallu. Maintenant, après trois ans, nous avons sur les éléments constitutifs de la question de production des décrets que, malheureusement, nous signons pour les oublier ensuite nous-mêmes et ne pas les appliquer. Et après, nous nous mettons à inventer des désaccords de principe. Je rapporterai plus loin un décret concernant le rôle des syndicats dans la production, décret que tous ont oublié, et moi aussi, je dois l'avouer.

Les désaccords réels existants, abstraction faite de ceux que j'ai énumérés, ne portent nullement sur les principes généraux. J'ai dû énumérer moi-même mes « désaccords » avec Trotski, car, dans ce vaste sujet : rôle, tâches des syndicats, j'estime que Trotski est tombé dans une série d'erreurs liées à l'essence même de la question de la dictature du prolétariat. Mais, abstraction faite de cela, pourquoi n'avons-nous pas cette coordination du travail qui nous est si nécessaire ? Par suite d'un désaccord sur les méthodes à employer pour aborder la masse, la conquérir, nous mettre en liaison avec elle. Et c'est précisément la particularité des syndicats, en tant qu'institution créée sous le capitalisme, nécessaire dans la période de transition du capitalisme au communisme et dont l'existence, plus tard, est douteuse. Mais « plus tard », c'est l'avenir lointain, et ce sont nos petits-fils qui auront à décider cette question. Maintenant, il s'agit d'aborder la masse, de la conquérir ; de nous lier avec elle, de régler le mécanisme complexe du travail pour la réalisation de la dictature du prolétariat...

Ici, Trotski commet une erreur. De sa théorie, il ressort que la défense des intérêts matériels et spirituels de l'ouvrier n'incombe pas aux syndicats dans l'Etat ouvrier. C'est une erreur. Trotski parle de « l'Etat ouvrier ». Permettez, c'est une abstraction. Quand, en 1917, nous parlions de l'Etat ouvrier, c'était compréhensible ; mais maintenant, quand on nous dit : « Pourquoi, contre qui défendre la classe ouvrière, puisqu'il n'y a plus de bourgeoisie, puisque l'Etat est ouvrier », on commet là une erreur manifeste.

L'Etat n'est pas tout à fait ouvrier, voilà le hic. C'est là une des erreurs fondamentales de Trotski. Maintenant, nous sommes passés des principes généraux à l'action pratique et aux décrets, et l'on essaye de nous faire revenir en arrière. C'est inadmissible...

Je termine. Tout bien considéré, j'estime que c'est une grande faute que de soumettre toutes ces divergences de vues à une large discussion dans le Parti et de les porter devant le congrès du P.C.R. Politiquement, c'est une faute. En commission seulement, nous aurions pu nous livrer à un examen pratique et nous aurions progressé, alors que, maintenant, nous revenons en arrière et que, durant quelques semaines, nous continuerons à revenir en arrière vers des thèses abstraites, au lieu d'aborder pratiquement la question...

Aussi les thèses de Trotski et de Boukharine renferment toute une série d'erreurs théoriques fondamentales. [Dans la discussion syndicale, Boukharine occupait une position intermédiaire entre celle de Lénine et celle de Trotski. (N. R.)] Politiquement, cette façon d'envisager la question dénote un manque de doigté extraordinaire. Les « thèses » de Trotski sont nuisibles politiquement. Sa politique est une politique de houspillage bureaucratique des syndicats. Et le congrès de notre Parti, j'en suis certain, condamnera et rejettera cette politique.

30 décembre 1920.

V. I. Lénine : « Sur les syndicats, le moment présent et les fautes du camarade Trotski », *Œuvres complètes*, tome XXVI, p. 65-81, éd. russe.

## II

Trotski déclare que sa brochure *Rôle et tâches des syndicats* est « le fruit d'un travail collectif », que « de nombreux militants responsables y ont collaboré (particulièrement parmi les membres du bureau du Conseil central des syndicats, du Comité central des métaux, du Comité central des transports, etc..) », que c'est là une « brochure plate-forme ». A la fin de la thèse numéro 4, il est dit que « le prochain congrès du Parti aura à choisir entre deux tendances dans le mouvement syndical ».

Si ce n'est pas là la création d'une fraction par un membre du C. C, que Boukharine ou ses adeptes expliquent donc au Parti le sens du mot russe : « fraction » ! Peut-on se figurer un aveuglement plus monstrueux que celui des gens qui veulent jouer le rôle de « groupe-tampon » et ferment obstinément les yeux sur cette tendance au « fractionnisme » ?

Songez un peu : après deux réunions plénières du Comité central (9 novembre et 7 décembre) consacrées à une longue et ardente discussion de son premier projet de thèses et de toute sa politique syndicale, Trotski, seul parmi les dix-neuf membres du Comité central, recrute un groupe en dehors du C. C, érige le « travail collectif » de ce groupe en « plateforme » et propose au congrès du Parti de « choisir entre deux tendances » ! Soit dit en passant, le fait que Trotski, le 25 décembre 1920, ne parle que de deux tendances seulement, alors que le 9 novembre déjà, Boukharine est intervenu comme « tampon », montre bien le rôle véritable du groupe Boukharine, qui se fait le complice du pire fractionnisme. Mais, je le demande à tous les membres du Parti, une pareille offensive, une pareille mise en demeure de choisir entre deux tendances dans le mouvement syndical n'est-elle pas stupéfiante ? Vraiment, on a peine à croire qu'après trois années de dictature du prolétariat, il ait pu se trouver un membre du Parti capable de déclencher une telle attaque dans la question du mouvement syndical...

Relisez attentivement ces raisonnements et réfléchissez-y. Les « perles » y foisonnent.

Voyez d'abord le caractère nettement « fractionniste » de ce discours. Figurez-vous les clameurs qu'aurait poussées Trotski si Tomski avait publié une plate-forme et l'avait accusé, lui, Trotski, et d'autres militants de l'armée, de développer le bureaucratisme, d'entretenir des survivances barbares, etc. ? Comment qualifier le rôle de Boukharine, Préobrajenski, Sérébriakov et autres, qui ne voient là nulle violence, nul « fractionnisme » ?

En second lieu, réfléchissez à cette façon de traiter la question. Beaucoup de militants syndicaux « cultivent dans leur milieu un certain esprit ». Voilà du bureaucratisme pur. Pour Trotski, ce qui importe, ce n'est pas le degré de développement et les conditions de vie des masses, c'est l'« esprit » que Tomski et Losovski « cultivent dans leur milieu ».

En troisième lieu, Trotski a, cette fois, dévoilé involontairement le fond de la discussion que, jusqu'ici, avec l'aide de Boukharine et consorts, il s'attachait soigneusement à éluder, à dissimuler.

Le fond de la discussion et la raison de la lutte consistent-ils dans le fait que de nombreux militants syndicaux se refusent à accepter les nouvelles tâches et méthodes et cultivent dans leur milieu une certaine inimitié pour les nouveaux militants ?

Ou bien dans le fait que la masse des ouvriers syndicaux proteste avec raison et menace de « balancer » ceux des nouveaux militants qui ne veulent pas mettre fin aux excès nuisibles du bureaucratisme ?

Le fond de la discussion est-il dans le fait qu'il existe des gens qui ne veulent pas comprendre les « nouvelles tâches et méthodes » ?

Ou bien dans le fait que des gens essayent, par de belles paroles sur les nouvelles tâches et méthodes, de voiler leur défense de certains excès bureaucratiques nuisibles ?

Que le lecteur n'oublie pas le fond de cette discussion.

« La démocratie ouvrière ne connaît pas de fétiches », écrit Trotski dans ses thèses, qui sont le « fruit d'un travail collectif ». « Elle ne connaît que la logique révolutionnaire ». (Thèse 23.)

Trotski a bien du malheur avec ses thèses : ce qu'elles renferment d'exact n'est pas nouveau et se retourne contre lui, et ce qu'elles renferment de nouveau est complètement faux...

Au point de vue démocratique formel, Trotski avait le droit de présenter une plate-forme de fraction, même contre tout le C. C. Cela est indiscutable. Il est indiscutable également que le C. C. a le droit formel de confirmer sa décision du 24 décembre 1920 sur la liberté de discussion. Ce droit formel, Boukharine le reconnaît à Trotski, mais ne le reconnaît pas à l'organisation de Pétrograd, probablement parce que, le 30 décembre 1920, il est allé jusqu'à parler du « mot d'ordre sacré de la démocratie ouvrière... »

Sous prétexte de mettre au premier plan le point de vue économique (Trotski) ou de surmonter l'étroitesse du point de vue politique et d'allier ce dernier au point de vue économique (Boukharine), on est arrivé :

1° À oublier le marxisme, comme le montre la définition éclectique et fautive que l'on a donnée du rapport de la politique et de l'économie ;

2° À défendre ou à couvrir l'erreur politique qui s'exprime par la politique de « nettoyage à fond » et dont toute la brochure plate-forme de Trotski est imprégnée. Or, cette erreur, si elle n'est pas rectifiée, mène à l'effondrement de la dictature du prolétariat ;

3° À régresser dans le domaine des questions purement économiques, concernant les moyens d'augmenter la production. Des thèses sensées de Roudzoutak, qui pose des problèmes pratiques, concrets, vitaux (développement de la propagande en faveur de la production, répartition rationnelle des primes en nature, emploi justifié de la contrainte sous forme de tribunaux disciplinaires composés d'ouvriers de la même entreprise), on est revenu à des thèses abstraites, « vides », théoriquement fausses, à des formules d'intellectuels ne tenant aucun compte du côté pratique de la question...

Les divergences de vues qui se sont manifestées au sein du C. C. nous ont obligés à nous adresser au Parti. La discussion a montré clairement le fond et l'étendue de ces divergences. Il n'y a plus aucun prétexte aux bruits mensongers et aux calomnies. Le Parti s'instruit et se trempe dans la lutte contre la nouvelle maladie du fractionnisme (je dis « nouvelle » parce que nous en avons oublié l'existence depuis la Révolution d'Octobre). En somme, c'est là une vieille maladie, dont les rechutes sont très probables pendant quelques années encore, mais dont nous devons nous guérir maintenant avec facilité et rapidité...

Dans l'espace d'un mois, Pétrograd, Moscou et toute une série de villes de province ont déjà montré que le Parti a répondu à la discussion et a rejeté à une écrasante majorité la ligne erronée de Trotski.

25 janvier 1921.

*V. I. Lénine : « Une fois de plus sur les syndicats, le moment présent et les fautes de Trotski et Boukharine », Œuvres complètes, tome XXVI, p. 114-145, éd. russe.*

## TROTSKI ET LE LENINISME

*Nous publions ci-dessous deux lettres de Trotski (la première écrite avant la Révolution d'Octobre, l'autre plusieurs années après) qui caractérisent l'attitude de Trotski à l'égard de Lénine et du léninisme, et la constance de cette attitude. La lettre suivante, adressée à Tchkeïdze, président de la fraction menchévik de la Douma, montre bien quelle était la position de Trotski en 1913.*

\*\*\*

### LETTRE A TCHKEIDZE

Vienne, le 1<sup>er</sup> avril 1913.

A Nicolas Sémionovitch Tchkeïdze, Membre de la Douma d'Empire, Palais de Tauride, Saint-Petersbourg.

Cher Nicolas Sémionovitch,

Permettez-moi tout d'abord de vous exprimer ma reconnaissance pour le plaisir — politique et esthétique — que me procurent vos discours et, en particulier, votre dernier discours sur le brigandage. Oui, on est heureux quand on lit les discours de nos députés, les lettres d'ouvriers à la rédaction du *Loutch*, ou quand on enregistre des faits symptomatiques du mouvement ouvrier. Et la misérable division que Lénine, maître en cet art, exploiteur professionnel de la routine du mouvement ouvrier russe, entretient systématiquement, apparaît comme un cauchemar absurde. Aucun socialiste européen de bon sens ne croira que les divergences de vues fabriquées par Lénine à Cracovie soient de nature à provoquer une scission. Les « succès » de Lénine, quoiqu'ils soient pour nous une entrave, ne m'inspirent plus aucune inquiétude. Maintenant, nous ne sommes plus en 1903 ni en 1908. Avec de l'« argent d'origine suspecté » intercepté chez Kautsky et Zetkin, Lénine a monté un organe, s'est approprié l'enseigne d'un journal populaire, a inscrit le mot « unité » sur sa bannière et a attiré ainsi les lecteurs ouvriers qui, naturellement, ont vu dans l'apparition d'un quotidien ouvrier une grande victoire. Puis, quand le journal a pris de l'influence, Lénine en a fait un instrument pour ses intrigues de cercle et ses tendances scissionnaires. Mais l'aspiration des ouvriers à l'unité est si forte que Lénine est obligé de jouer à cache-cache avec ses lecteurs, de parler de l'unité par en bas en réalisant la scission par en haut, d'assimiler la lutte de classe à des chamailleries, de groupes et de fractions. En un mot, *tout le léninisme en ce moment est fondé sur le mensonge et la falsification et porte en lui le germe de sa propre décomposition*. Il n'est pas douteux que, si la partie opposée sait se conduire, *la gangrène ne tardera pas à se mettre parmi les léninistes*, et cela précisément à propos de la question : unité ou scission.

Mais, je le répète : si la partie opposée sait se conduire. Et si *le léninisme par lui-même ne m'inspire aucune crainte*, je dois reconnaître que je ne suis nullement sûr que nos amis, les liquidateurs, n'aideront pas Lénine à se remettre en selle. A présent, il peut y avoir deux politiques : destruction idéologique et organique des cloisons fractionnelles qui subsistent encore, et, par suite, *destruction des bases mêmes du léninisme, incompatible avec l'organisation des ouvriers en parti politique*, mais qui peut parfaitement s'épanouir sur le fumier des scissions ; ou, au contraire, sélection fractionnelle des anti-léninistes (menchéviks ou liquidateurs) au moyen d'une liquidation complète des divergences de tactique.

\*\*\*

*Dans cette deuxième lettre (de 1921), Trotski maintient, dans le fond, ses appréciations antérieures sur le caractère de la Révolution russe.*

### LETTRE A M. OLMINSKI<sup>1</sup>

[<sup>1</sup>Vieux membre du Parti bolchevik. (N. R.)]

Cher Mikhaïl Stépanovitch,

Excusez-moi pour mon retard à vous répondre, mais j'ai été extrêmement occupé durant cette semaine. Vous me demandez s'il faut publier mes lettres à Tchkeïdze. Je ne pense pas que cela soit opportun. Il est encore trop tôt pour faire œuvre d'historien. Ces lettres ont été écrites sous l'impulsion du moment et le ton, évidemment, s'en ressent. Le lecteur actuel ne le comprendra pas, n'apportera pas les corrections historiques nécessaires et sera tout simplement désorienté. Nous devons recevoir de l'étranger les archives du Parti et les éditions marxistes étrangères. Il y a là une grande quantité de lettres de tous ceux qui ont participé à la « querelle ». Est-il possible que vous ayez l'intention de les publier immédiatement ? Cela ne ferait que créer des difficultés politiques superflues, car il serait difficile de trouver deux anciens émigrés, membres de notre Parti, qui, dans leur correspondance de jadis, n'aient échangé des paroles vives, motivées par l'emportement de la lutte.

Accompagner mes lettres d'explications ? Mais ce serait raconter mes divergences d'alors avec les bolcheviks. Dans la préface de ma brochure *Résultats et perspectives*, j'en ai brièvement parlé. Je ne vois pas la nécessité de revenir sur ce sujet à l'occasion de la découverte de lettres dans les archives de la police. D'ailleurs cette revue rétrospective de lutte fractionnelle pourrait encore maintenant donner lieu à des polémiques, car, je l'avoue franchement, *je ne considère nullement que, dans mes désaccords avec les bolcheviks, j'ai eu tort sur tous les points.* [Les passages soulignés dans cette lettre le sont par nous. (N. R.).] Je me suis complètement trompé dans mon appréciation de la fraction menchévik, dont je surestimaï les capacités révolutionnaires et dont je croyais possible d'isoler et d'annuler la droite. Cette erreur fondamentale provenait cependant de ce que j'appréciais les deux fractions bolchevik et menchévik en me plaçant au point de vue de la révolution permanente et de la dictature du prolétariat, alors que bolcheviks et menchéviks adoptaient à cette époque le point de vue de la révolution bourgeoise et de la République démocratique. Je ne croyais pas que les deux fractions fussent séparées par des divergences aussi profondes et j'espérais (comme je l'ai exprimé maintes fois dans des lettres et rapports) que la marche même de la révolution les amènerait à la plate-forme de la révolution permanente et de la conquête du pouvoir par la classe ouvrière — ce qui s'était réalisé partiellement en 1905. (Préface de Lénine à l'article de Kautsky sur les forces motrices de la révolution russe et position du journal *Natchalo*.)

*J'estime que mon appréciation des forces motrices de la révolution était incontestablement juste [Il s'agit de la théorie de la « révolution permanente », de l'attitude à l'égard de la paysannerie, etc. Voir plus haut p. 5. (N. R.).], mais les conséquences que j'en tirais par rapport aux deux fractions étaient incontestablement fausses. Seul le bolchévisme, grâce à la rigidité de ses principes, put rallier tous les éléments véritablement révolutionnaires parmi les anciens intellectuels et la fraction avancée de la classe ouvrière. Et c'est uniquement parce qu'il réussit à créer cette organisation révolutionnaire compacte qu'il lui fut possible de passer rapidement de la position démocratique révolutionnaire à la position socialiste révolutionnaire. A l'heure actuelle, je pourrais encore facilement diviser mes articles de polémique contre les menchéviks et les bolcheviks en deux catégories : ceux qui étaient consacrés à l'analyse des forces internes de la révolution, à ses perspectives (*Neue Zeit*, organe théorique polonais de Rosa Luxembourg), et ceux dans lesquels j'appréciais les fractions de la social-démocratie russe, leur lutte, etc. *Maintenant encore, je pourrais publier sans rectification aucune les articles de la première catégorie, car ils concordent entièrement avec la position adoptée par notre Parti depuis 1917.* Quant aux articles de la seconde catégorie, ils sont nettement erronés et ne valent pas la peine d'être réimprimés. Les deux lettres envoyées rentrent dans cette seconde catégorie et il est inutile de les publier. Qu'un autre le fasse dans une dizaine d'années, si tant est qu'on s'y intéresse encore à ce moment-là.*

*Salut communiste.*

*L. Trotski.*

*6 décembre 1921.*



## L'OPPOSITION TROTSKI-ZINOVIEV

*En automne 1923, Trotski entreprit contre le Parti une grande offensive dans laquelle il fut secondé pendant plusieurs années, de 1925 jusqu'à leur exclusion du Parti communiste, par Zinoviev et Kaménev.*

*En octobre 1923, Trotski écrivit un document dans lequel il déclarait que le C. C. menait le pays à sa perte. Bientôt après, le groupe de trotskistes qu'il avait organisé avec J. N. Smirnov, Sérébriakov, Préobrajenski, Piatakov et autres, élaborait la « plate-forme des 46 » dirigée entièrement contre la ligne générale du Parti. A cette époque, alors que Lénine était déjà gravement malade, Trotski mena une attaque contre Us vieux cadres du Parti bolchevik auxquels il opposait la jeunesse, affirmant démagogiquement que les jeunes gens étaient le « baromètre » de l'état d'esprit régnant dans le Parti. Mais cette tentative de Trotski se termina, elle aussi, par un échec.*

*Une fois l'opposition trotskiste défaite, Trotski déclara se soumettre désormais à toutes les décisions du Parti.*

*Or, peu de temps après, le Parti fut de nouveau obligé d'entreprendre une lutte plus acharnée encore contre le bloc Trotski-Zinoviev. Les trotskistes-zinoviévistes usèrent de tous les moyens pour vaincre la ligne du Parti et renverser le C. C. à la tête duquel se trouvait Staline qui avait rassemblé autour de lui tous les léninistes véritables, entièrement dévoués à la cause de l'édification de la société socialiste.*

*Cette fois, ce furent Zinoviev et Kaménev qui ouvrirent le feu. Au début de 1925, à une réunion du C. C. ils déclarèrent que, vu la situation technique et économique arriérée du pays soviétique, le Parti ne pourrait surmonter les difficultés intérieures. Mais ils se heurtèrent à une résistance immédiate. La question touchant la possibilité d'édifier le socialisme dans un seul pays acquit une importance politique exceptionnelle. La XIV<sup>e</sup> conférence du Parti communiste (avril 1925), estimant nécessaire à cette époque de confirmer encore une fois le caractère immuable de la théorie de Lénine et d'armer le Parti pour la réalisation de cette théorie, fixa dans sa résolution le principe léniniste reconnaissant la possibilité d'édifier le socialisme dans le pays. La question des perspectives de l'édification socialiste prit une acuité particulière.*

*En se mettant en guerre contre cette doctrine de Lénine, l'opposition trotskiste-zinoviéviste s'écartait du Parti sur la question la plus fondamentale du programme. En poursuivant cette lutte, elle finit par aboutir à la contre-révolution, au bloc avec le fascisme.*

*Dans le cours de sa lutte contre le Parti, l'opposition se rangeait de plus en plus du côté des ennemis les plus acharnés de la dictature prolétarienne et du peuple soviétique. En 1927, quand le danger de guerre avec le monde capitaliste menaçait l'U.R.S.S., le bloc trotskiste-zinoviéviste fit circuler sa thèse sur Clemenceau. Cette thèse du bloc trotskiste-zinoviéviste donnait aux ennemis de la révolution le signal de se préparer à la lutte contre le gouvernement soviétique et le Parti, de profiter de l'attaque des impérialistes pour renverser le pouvoir des Soviétiques.*

*De cette position infâme, les trotskistes-zinoviévistes passèrent ensuite logiquement à la plate-forme défaitiste qu'ils lancèrent à l'époque de leur activité terroriste. Ils misaient sur une défaite du pouvoir soviétique, défaite qui leur permettrait de s'emparer du pouvoir et de réaliser leur programme de restauration capitaliste.*

*Vers le XV<sup>e</sup> congrès du Parti communiste de l'U.R.S.S. (1927), l'opposition élaborait une plate-forme spéciale où se trouvaient réunis pêle-mêle les points de vue anti-léninistes et capitulaires des trotskistes-zinoviévistes et où ces points de vue étaient opposés à la ligne du Parti. Argumentant dans ce document sur l'impossibilité d'édifier le socialisme, l'opposition glissait nettement vers la contre-révolution. Elle glissait également vers ce gouffre dans le domaine de l'organisation. A la fin de 1927, l'opposition était en quelque sorte devenue un parti indépendant opposé au Parti communiste russe de Lénine. Le bloc trotskiste-zinoviéviste avait un centre, des comités et groupes locaux, une caisse où les partisans du bloc versaient leurs cotisations ; il avait de même sa propre discipline de fraction. A cette époque les trotskistes et les zinoviévistes avaient déjà passé à la lutte antisoviétique et contre-révolutionnaire, ils combattaient directement le Parti ainsi que le régime soviétique. Ils intervenaient aux réunions des sans-partis et les exhortaient à la lutte contre la politique des locaux pour les réunions clandestines. En outre, comme on l'a prouvé alors, ils s'allièrent aux officiers blancs qui organisèrent un complot pour renverser la dictature prolétarienne (affaire Tcherbakov).*

*Enfin, le 7 novembre 1927, lors du X<sup>e</sup> anniversaire de la Révolution d'Octobre, les trotskistes-zinoviévistes organisèrent une manifestation antisoviétique dans les rues de Moscou. Ils s'adressèrent aux éléments non prolétariens du pays en les exhortant à la lutte contre le pouvoir soviétique, mais les ouvriers de Moscou démasquèrent ces ennemis du socialisme et les chassèrent littéralement des rangs de la manifestation prolétarienne. Le C. C. du Parti communiste de l'U.R.S.S. exclut Trotski et Zinoviev du Parti. En décembre 1927, le XV<sup>e</sup> congrès du Parti prit la même mesure contre Kaménev, Bakaev, Evdokimov, Smirnov, Reingold, Vaganian, Roumiantsev, Kotolgnov et autres.*

*Après leur exclusion du Parti, tes trotskistes-zinoviévistes passèrent à de nouvelles méthodes de lutte. Trotski s'avéra un ennemi acharné ; il tenta de déployer une grande activité illégale contre le Parti et les Soviets, il essaya de créer ses propres organisations contre-révolutionnaires. Ses agissements furent découverts et réprimés. Le gouvernement soviétique le jeta hors du pays tout comme on l'avait fait auparavant, sur la proposition de Lénine, avec les leaders des partis contre-révolutionnaires menchévik et socialiste-révolutionnaire.*

*A l'étranger, Trotski se sentit comme chez lui. Sa haine acharnée pour la République soviétique ne connut plus de bornes. Il mit à nu tout ce qu'il avait voilé ou caché quand il se trouvait encore dans les rangs du Parti. Il se mit à attaquer ouvertement le léninisme, le bolchévisme, en lui opposant sa propre conception contre-révolutionnaire dans toutes les questions de la révolution. Dès lors, tombèrent les derniers lambeaux du voile dont s'enveloppait Trotski quand il était en U.R.S.S. En face du monde entier, sous les yeux de la classe ouvrière et des honnêtes gens, apparut, dénué de tout scrupule, l'ennemi acharné du peuple soviétique, de la révolution prolétarienne et du Parti bolchevik.*

*Trotski se mit à collaborer aux journaux les plus réactionnaires. Il devint le fournisseur des articles les plus immondes et les plus haineux contre l'Union soviétique. Il n'y eut bassesse ou calomnie dont Trotski n'usât contre l'Etat prolétarien et ses chefs. Tous ses agissements prouvaient désormais que « le trotskisme s'était transformé en avant-garde de la contre-révolution ». Trotski se mit à rassembler autour de lui la lie des différents groupes rejetés par l'Internationale communiste. La seule raison du rassemblement des groupes trotskistes, leur unique fondement « idéologique », était la haine envers le communisme, envers l'Internationale communiste et le pays de la dictature prolétarienne.*

*Toute l'activité de Trotski et de ses agents avait pour but d'organiser une lutte infâme contre l'U.R.S.S. et de semer la division dans le mouvement ouvrier international. Les buts et les tâches de Trotski se confondaient étroitement avec ceux de l'ennemi le plus farouche du prolétariat — le fascisme. Bientôt, du reste, leur organisation en une seule et unique bande d'ennemis mortels du socialisme, de la démocratie et du peuple travailleur fut un fait accompli.*

*A mesure que l'Union soviétique s'affermissait et remportait victoire sur victoire dans son grand travail d'édification socialiste, à mesure que le trotskisme s'avérait impuissant à poursuivre sa lutte contre l'U.R.S.S., Trotski, lui, déployait une activité de plus en plus fébrile et avait recours, pour combattre le Parti communiste de l'U.R.S.S. et ses chefs, à des méthodes de plus en plus lâches. Terreur individuelle, assassinats des chefs de l'Etat soviétique et du Parti, guet-apens, tel fut le programme préconisé et appliqué par Trotski.*

*Et tout cela n'avait qu'un seul but : la restauration du capitalisme en U.R.S.S.*

\*\*\*

*Nous donnons ci-après quelques textes de Staline qui précisent le contenu idéologique des divergences du Parti communiste de l'U.R.S.S. et de l'opposition trotskiste-zinoviéviste, à divers stades du développement de la lutte :*

### **LES DIVERGENCES FONDAMENTALES ENTRE LE PARTI ET L'OPPOSITION**

1° *La possibilité d'édifier victorieusement le socialisme dans notre pays.* Je n'énumérerai pas les documents et les déclarations de l'opposition sur cette question. Ils sont connus de tous, il est inutile de les répéter. Il est clair pour tous que l'opposition nie la possibilité d'édifier victorieusement le socialisme dans notre pays. Par là-même, elle glisse directement et ouvertement à la position des menchéviks. Ce point de vue de l'opposition n'est pas nouveau chez ses chefs actuels. C'est en partant du même principe que Kaménev et Zinoviev refusèrent de participer au soulèvement d'Octobre. Ils déclarèrent alors qu'en déclenchant le soulèvement nous allions à notre perte, qu'il fallait attendre l'Assemblée constituante, que les conditions pour le socialisme n'étaient pas encore mûres et ne viendraient pas de sitôt à maturité. Trotski partit du même point de vue lorsqu'il se décida à prendre part au soulèvement. Car, il disait ouvertement que, si la révolution prolétarienne victorieuse en Occident ne nous apportait pas son aide dans un avenir plus ou moins rapproché, il serait insensé de croire que la Russie révolutionnaire pourrait résister à l'Europe conservatrice.

En effet, comment Kaménev et Zinoviev d'une part, Trotski, d'autre part, puis Lénine et le Parti allèrent-ils à l'insurrection ? C'est une question très intéressante dont il vaut la peine de parler. Vous savez que Kaménev et Zinoviev n'y allèrent qu'à leur corps défendant, contraints par Lénine et sous la menace d'être exclus du Parti (*Rires, applaudissements*) ; ils se virent donc obligés de marcher au soulèvement. (*Rires, applaudissements.*) Trotski y alla de son gré, mais en faisant des réserves qui, à ce moment déjà, le rapprochaient de Kaménev et de Zinoviev. Notons que, précisément avant la Révolution d'Octobre, en juin 1917, Trotski trouva à propos de rééditer, à Leningrad, sa vieille brochure *le Programme de la paix*, comme pour montrer qu'il marchait au soulèvement sous son propre drapeau.

Que dit-il dans cette brochure ? Il y polémise contre Lénine sur la possibilité d'une victoire du socialisme dans un seul pays; il considère que la conception de Lénine, dans cette question, est fautive et il affirme que, tout en reconnaissant la nécessité de prendre le pouvoir, il se rend compte que, sans l'aide venue à temps de la part des ouvriers victorieux de l'Europe occidentale, il serait insensé de croire que la Russie révolutionnaire pourrait subsister en face de l'Europe conservatrice. Il accuse d'étroitesse nationale celui qui ne comprend pas sa critique. Voici un extrait de cette brochure de Trotski :

Sans attendre les autres, nous commençons la lutte et la poursuivons dans notre pays, convaincus que notre initiative donnera le branle dans d'autres pays. Mais si cela n'arrive pas, il serait insensé de croire — l'expérience de l'histoire et les considérations théoriques le prouvent — que la Russie révolutionnaire, par exemple, puisse résister à l'Europe conservatrice... Considérer les perspectives de la révolution sociale dans les cadres nationaux signifierait devenir la victime de la même étroitesse nationale qui est l'essence même du social-patriotisme. (Trotski : 1917, édition russe, tome II, 1<sup>ère</sup> partie, page 90.)

Telles furent, camarades, les réserves faites par Trotski et qui nous expliquent les racines et les causes initiales de son bloc actuel avec Kaménev et Zinoviev.

Voyons comment Lénine et le Parti marchèrent au soulèvement. Firent-ils, eux aussi, des réserves ? Non, aucune. Je cite un extrait d'un article remarquable de Lénine : « Le programme de guerre de la révolution prolétarienne », publié à l'étranger, en septembre 1917 :

Le socialisme vainqueur dans un seul pays n'exclut nullement la possibilité de guerre en général. Au contraire, il la présuppose. Le développement du capitalisme se poursuit d'une façon très inégale dans les divers pays. Il ne peut en être autrement avec une production marchande. D'où, la conclusion irréfutable : le socialisme ne peut vaincre en même temps *dans tous* les pays. Il vaincra au début dans un ou plusieurs pays, mais les autres resteront encore un certain temps des pays bourgeois ou pré-bourgeois. Cela ne manquera pas de provoquer non seulement des frictions, mais aussi des efforts directs de la bourgeoisie des autres pays pour écraser le prolétariat victorieux de l'Etat socialiste. Une guerre dans de telles conditions serait, pour nous, une guerre légitime et juste. Ce serait une guerre pour le socialisme, pour la libération des autres peuples de la bourgeoisie. (Lénine : « Le programme de guerre de la révolution prolétarienne », Annales de l'Institut Lénine, fascicule n° 2, page 7.)

Vous constatez, camarades, que la thèse de Lénine est toute différente. Trotski allait au soulèvement en faisant des réserves qui le rapprochaient de Kaménev et de Zinoviev, en affirmant qu'un gouvernement prolétarien ne représente, par lui-même, rien de particulier si l'aide du dehors se fait attendre. Lénine, au contraire, allait au soulèvement sans aucune réserve, en affirmant que le pouvoir prolétarien dans notre pays doit servir de base pour aider les prolétaires des autres pays à se libérer du joug de la bourgeoisie.

C'est ainsi que les bolcheviks allèrent à l'insurrection d'Octobre et c'est la raison pour laquelle Trotski trouva, dix ans après la Révolution d'Octobre, un langage commun avec Kaménev et Zinoviev.

On peut s'imaginer, dans les termes suivants, le dialogue échangé entre Trotski d'une part, Kaménev et Zinoviev de l'autre, lorsqu'ils formèrent le bloc de l'opposition.

Kaménev et Zinoviev s'adressant à Trotski : « Voyez-vous, cher camarade, en définitive nous avons raison d'affirmer qu'il ne fallait pas faire l'insurrection d'Octobre, qu'il fallait attendre l'Assemblée constituante, etc. Aujourd'hui, tout le monde voit que le pays, le pouvoir, sont atteints de dégénérescence, que nous allons à notre perte et que nous ne réaliserons pas le socialisme. Il ne fallait pas faire l'insurrection. Vous y êtes allé de plein gré; vous avez commis une grande faute. »

Trotski répond : « Non, chers collègues, vous êtes injustes à mon égard. Je suis bien allé à l'insurrection, mais vous avez oublié de dire comment j'y suis allé : en faisant des réserves. (*Hilarité générale.*) Et comme il est évident que maintenant nous n'avons aucune aide à attendre du dehors, il est clair que nous allons à notre perte comme je l'ai prédit, en son temps, dans ma brochure *le Programme de la paix*. »

Zinoviev et Kaménev : « Cela pourrait bien être vrai. Nous avons oublié cette réserve. Maintenant, il est clair que notre bloc a bien une base idéologique. » (*Hilarité générale. Applaudissements.*)

Voilà comment a été trouvée la conception de l'opposition qui nie la possibilité d'édifier victorieusement le socialisme dans notre pays.

Que signifie-t-elle ? Elle est une capitulation. Devant qui ? Il est évident que c'est une capitulation devant les éléments capitalistes de notre pays et devant la bourgeoisie mondiale. Que sont devenus les phrases de gauche, les gestes révolutionnaires ? Il n'en est rien resté. Si vous secouez notre opposition, si vous rejetez sa phraséologie révolutionnaire, vous verrez qu'il n'en reste que la capitulation. (*Applaudissements.*)

2° *La dictature du prolétariat*. Existe-t-elle chez nous, oui ou non ? Singulière question. (*Rires.*) Elle est posée, pourtant, par l'opposition, dans chacune de ses déclarations. L'opposition prétend que nous subissons une dégénérescence thermidorienne. Que signifie cela ? Cela suppose que nous n'avons pas de dictature du

prolétariat, que notre économie et notre politique s'effondrent et sont en régression, que nous allons non vers le socialisme, mais vers le capitalisme. Tout cela a quelque chose d'étrange et d'absurde, mais l'opposition insiste. Voilà, camarades, une nouvelle divergence. C'est sur cela que repose la fameuse thèse clemenciste de Trotski. Si le pouvoir a dégénéré, s'il dégénère, vaut-il la peine de l'épargner, de le défendre ? Il est évident que non. S'il se trouve un moment favorable pour « supprimer » ce pouvoir, si, par exemple, l'ennemi arrive à 80 kilomètres de Moscou, il faudra évidemment en profiter pour balayer ce pouvoir et le remplacer par un autre, par un pouvoir clemenciste, c'est-à-dire trotskiste. Il est clair qu'il n'y a rien là de léniniste ; c'est du pur menchévisme. L'opposition en est arrivée au menchévisme.

3° *Le bloc entre les ouvriers et les paysans moyens.* L'opposition a toujours caché son attitude négative sur l'idée d'un tel bloc. Sa plate-forme, ses contre-thèses sont remarquables moins par ce qui y est dit que par ce qu'elles s'efforcent de cacher à la classe ouvrière. Mais il s'est trouvé un homme, I. N. Smirnov, également leader de l'opposition, qui eut le courage de dire la vérité sur l'opposition et de la montrer telle qu'elle est. Voici ce qu'il dit : « Nous allons à notre perte ; si nous voulons nous sauver, il nous faut rompre avec les paysans moyens ». Ce n'est pas très intelligent ; par contre, c'est tout à fait clair. Ici, chacun aperçoit déjà le bout de l'oreille menchévik.

4° *Le caractère de notre révolution.* Si l'on nie la possibilité d'édifier le socialisme dans notre pays, si l'on nie l'existence de la dictature du prolétariat et la nécessité du bloc de la classe ouvrière avec les paysans, il ne reste évidemment rien de notre révolution ni de son caractère socialiste. Le prolétariat est venu au pouvoir, il a achevé la révolution bourgeoise, les paysans n'ont plus rien à faire avec la révolution puisqu'ils ont reçu la terre : par conséquent, le prolétariat peut se retirer et céder la place à d'autres classes. Telle est la thèse de l'opposition si l'on pénètre au fond de ses conceptions. Ce sont là toutes les racines de l'esprit de capitulation de l'opposition. Ce n'est pas sans raison qu'Abramovitch la glorifie. [Abramovitch. — *Principal rédacteur du journal menchévik berlinois Sotsialistitcheski Vestnik (le Messager socialiste)*. (N.R.)]

3 décembre 1927.

J. Staline : « Rapport politique du C. C. au XV<sup>e</sup> congrès du P. C. de l'U.R.S.S. », *Questions du léninisme, tome II, p. 125-130, E.S.I., 1931.*

\*\*\*

### LES RAISONS DE L'EXCLUSION DU PARTI DE TROTSKI

Pourquoi le Parti a-t-il exclu Trotski et Zinoviev ? Parce qu'ils sont les organisateurs de toute l'œuvre de l'opposition...

Exclamations : *C'est juste !*

... parce qu'ils ont pour but de briser les lois du Parti ; parce que, dans leur orgueil, ils ont cru qu'on n'oserait pas les toucher ; parce qu'ils ont voulu se créer une situation privilégiée dans le Parti. Tolérera-t-on, dans le Parti, des grands seigneurs jouissant de privilèges et des paysans qui n'en ont pas ? Est-ce que nous, bolcheviks, qui avons extirpé la noblesse avec ses racines, allons maintenant la rétablir dans notre Parti ? (*Applaudissements.*) Vous demandez : pourquoi avons-nous exclu Trotski et Zinoviev du Parti ? Parce que nous ne voulons pas avoir une caste aristocratique dans le Parti. Parce que les lois sont les mêmes pour tous dans le Parti et que tous les membres du Parti ont les mêmes droits.

Exclamations : *C'est juste ! — (Applaudissements prolongés.)*

Si l'opposition veut rester dans le Parti, qu'elle se soumette à la volonté du Parti, à ses lois, à ses instructions, sans réserve et sans équivoque. Si elle ne le veut pas, qu'elle s'en aille là où elle pourra être plus à son aise.

Exclamations : *C'est juste ! — (Applaudissements.)*

Nous ne voulons pas de lois spéciales avantageuses pour l'opposition ; nous n'en voulons et n'en créerons pas. (*Applaudissements.*)

On demande quelles sont les conditions. Il n'y en a qu'une : l'opposition doit désarmer entièrement et complètement tant sous le rapport de l'idéologie que de l'organisation.

Exclamations : *C'est juste ! — (Applaudissements prolongés.)*

Elle doit renoncer à ses conceptions anti-bolchéviks, ouvertement et honnêtement, devant le monde entier.

Exclamations : *C'est juste ! — (Applaudissements prolongés.)*

Elle doit condamner ouvertement et honnêtement, devant le monde entier, les erreurs qu'elle a commises, ses erreurs devenues un crime contre le Parti. Elle doit nous livrer toutes ses cellules pour que le Parti puisse les dissoudre toutes sans exception.

Exclamations : *C'est juste ! — (Applaudissements prolongés.)*

Qu'ils fassent ainsi ou s'en aillent du Parti. Et s'ils ne s'en vont pas, nous les mettrons dehors.

Exclamations : *C'est juste ! — (Applaudissements prolongés.)*

Voilà comment se pose, camarades, la question de l'opposition.

3 décembre 1927.

*J. Staline : « Rapport politique du C. C. au XV<sup>e</sup> congrès du P.C. de l'U.R.S.S. », Questions du léninisme, t. II, p. 135-136, E.S.I., 1931.*

\*\*\*

### L'ACTIVITE CONTRE-REVOLUTIONNAIRE DE L'OPPOSITION

L'opposition a organisé une fraction, et l'a transformée en un parti au sein de notre Parti bolchevik. Les traditions bolcheviks autorisent-elles une pareille ignominie ? Comment peut-on parler des traditions bolcheviks et admettre en même temps la scission dans le Parti, la formation dans son sein d'un autre parti anti-bolchévik ? Ensuite, l'opposition a organisé une imprimerie illégale en s'alliant à des intellectuels bourgeois qui, à leur tour, étaient liés à des gardes blancs avérés. Comment ose-t-on parler des traditions du bolchévisme si l'on tolère une ignominie qui va jusqu'à la trahison directe du Parti et du pouvoir soviétique ? Enfin, l'opposition a organisé une manifestation dirigée contre le Parti et en faisant appel à des éléments non prolétariens. Comment peut-on parler de traditions bolcheviks quand on fait appel à la rue contre son Parti, contre le pouvoir soviétique ? A-t-on jamais entendu dire que les traditions bolcheviks autorisent de telles ignominies qui touchent directement à la contre-révolution ? N'est-il pas clair que le camarade Kaménev ne fait valoir ces traditions que pour cacher sa rupture avec elles au nom des intérêts de son groupe anti-bolchévik ? Cet appel à la rue n'a rien apporté à l'opposition, car il n'a attiré qu'un groupe insignifiant. Ce n'est pas la faute de l'opposition, c'est son malheur. Que serait-il advenu si l'opposition avait été plus forte ? L'appel à la rue se serait transformé en une émeute directe contre le pouvoir soviétique. Est-il difficile de comprendre qu'en réalité cette tentative de l'opposition ne se distingue en rien de la fameuse tentative des socialistes-révolutionnaires de gauche en 1918 ?

7 décembre 1927.

*J. Staline : « Discours de clôture sur le rapport politique du Comité central au XV<sup>e</sup> congrès du P. C. de l'U.R.S.S. », Questions du léninisme, tome II, p. 146-147, E.S.I., 1931.*

\*\*\*

### L'ESSENCE DU TROTSKISME

En quoi consiste l'essence du trotskisme ?

L'essence du trotskisme consiste, avant tout, dans la négation de la possibilité d'édifier le socialisme en U.R.S.S. par les forces de la classe ouvrière et de la paysannerie de notre pays. Qu'est-ce que cela signifie ? C'est que si, dans un proche avenir, le secours de la révolution mondiale victorieuse n'arrive pas, nous devons capituler devant la bourgeoisie et déblayer la route à la République démocratique bourgeoise. Ainsi donc, nous avons là une négation bourgeoise de la possibilité d'édifier le socialisme dans notre pays, négation masquée par une phrase révolutionnaire sur la victoire de la révolution mondiale. Peut-on, avec de telles conceptions, provoquer chez les masses innombrables de la classe ouvrière, l'enthousiasme au travail, l'émulation socialiste, un vaste travail de choc, une offensive largement déployée contre les éléments capitalistes ? Il est clair que non. Il serait absurde de croire que notre classe ouvrière, qui a fait trois révolutions, développerait l'enthousiasme au travail et un vaste travail de choc, à seule fin d'engraisser le terrain pour le capitalisme. Notre classe ouvrière développe son élan au travail, non pour le capitalisme, mais pour enterrer définitivement le capitalisme et édifier le socialisme en U.R.S.S. Otez-lui la certitude de la possibilité d'édifier le socialisme, et vous détruisez tout terrain pour l'émulation, pour l'élan au travail, pour le travail de choc.

De là la conclusion : pour provoquer chez la classe ouvrière l'élan au travail et l'émulation, et organiser une offensive largement déployée, il fallait avant tout enterrer la théorie bourgeoise du trotskisme sur l'impossibilité d'édifier le socialisme dans notre pays.

L'essence du trotskisme consiste, en second lieu, dans la négation de la possibilité de faire participer les masses essentielles de la paysannerie à l'édification socialiste à la campagne. Qu'est-ce que cela signifie ? C'est que la classe ouvrière n'est pas en mesure d'entraîner derrière elle la paysannerie afin d'aiguiller les exploitations paysannes individuelles dans la voie de la collectivisation, que si, dans un proche avenir, la victoire de la révolution mondiale n'arrive pas au secours de la classe ouvrière, la paysannerie rétablira l'ancien ordre de choses bourgeois. Ainsi donc, nous sommes là en présence d'une négation bourgeoise des forces et possibilités de la dictature prolétarienne pour mener la paysannerie au socialisme, négation masquée sous des phrases « révolutionnaires » sur la victoire de la révolution mondiale. Peut-on, avec de telles conceptions, entraîner les masses paysannes dans le mouvement kolkhozien, organiser un mouvement kolkhozien de masse, organiser la liquidation des koulaks en tant que classe ? Il est clair que non.

De là la conclusion : pour organiser un mouvement kolkhozien de masse de la paysannerie et liquider la classe des koulaks, il fallait, avant tout, enterrer la théorie bourgeoise du trotskisme sur l'impossibilité d'associer les masses travailleuses de la paysannerie au socialisme.

L'essence du trotskisme consiste, enfin, à nier la nécessité d'une discipline de fer dans le Parti, à reconnaître la liberté des groupements de fraction dans le Parti, à reconnaître la nécessité de former un parti trotskiste. Pour le trotskisme, le Parti communiste de l'U.R.S.S. ne doit pas être un parti de combat, unique et cohérent, mais une réunion de groupes et de fractions avec leurs centres, avec leur presse, etc. Or, qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie proclamer la liberté des fractions politiques dans le Parti. Cela signifie qu'après la liberté des groupements politiques dans le Parti, doit venir la liberté des partis politiques dans le pays, c'est-à-dire la démocratie bourgeoise. Nous avons donc, ici, la reconnaissance de la liberté des groupements fractionnels dans le Parti, jusques et y compris l'admission de partis politiques dans le pays de la dictature du prolétariat, reconnaissance masquée par une phrase sur la « démocratie intérieure du Parti », sur l'« amélioration du régime » dans le Parti. Que la liberté des chicaneries fractionnelles, des groupes intellectuels ne soit pas encore la démocratie intérieure du Parti ; que l'ample autocritique réalisée par le Parti et l'activité prodigieuse des masses d'adhérents du Parti soient une manifestation de la véritable et authentique démocratie du Parti, cela il n'est pas donné au trotskisme de la comprendre. Peut-on, avec de telles conceptions sur le Parti, assurer une discipline de fer dans le Parti, assurer l'unité de fer du Parti, nécessaire au succès de la lutte contre les ennemis de classe ? Il est clair que non.

De là la conclusion : pour assurer l'unité de fer du Parti et la discipline prolétarienne dans son sein, il fallait avant tout enterrer la théorie du trotskisme en matière d'organisation.

Capitulation en fait, comme *contenu*, phrases « de gauche » et gestes d'aventurisme « révolutionnaire », comme *forme* couvrant et exaltant l'esprit de capitulation, qui est son contenu, telle est l'essence du trotskisme.

Cette dualité du trotskisme reflète la situation double de la petite bourgeoisie citadine en voie de se ruiner, qui ne peut souffrir le « régime » de la dictature du prolétariat et s'efforce, ou bien de sauter à d'un coup » dans le socialisme, pour échapper à la ruine (d'où *l'esprit d'aventure et l'hystérie* en politique), ou bien, si cela est impossible, de consentir n'importe quelle concession au capitalisme (d'où *l'esprit de capitulation*, en politique).

C'est cette dualité du trotskisme qui explique le fait que ses attaques « enragées » soi-disant contre les déviationnistes de droite, le trotskisme les couronne habituellement par un *bloc* avec eux, comme avec des capitulards sans masque.

27 juin 1930.

J. Staline : « Rapport du Comité central au XVI<sup>e</sup> congrès du Parti communiste de l'U.R.S.S. ».

\*\*\*

### CE QU'EST LE TROTSKISME

Certains bolcheviks pensent que le trotskisme est une fraction du communisme, laquelle, il est vrai, se trompe, fait pas mal de bêtises, est parfois même antisoviétique, mais est quand même une fraction du communisme. De là un certain libéralisme à l'égard des trotskistes et des gens d'esprit trotskiste. Il est à peine besoin de démontrer qu'un tel point de vue sur le trotskisme est profondément erroné et nuisible. En réalité, le trotskisme a, depuis longtemps déjà, cessé d'être une fraction du communisme. En réalité, le trotskisme est un détachement d'avant-garde de la bourgeoisie contre-révolutionnaire, qui mène la lutte contre le communisme, contre le pouvoir des Soviets, contre l'édification du socialisme en U.R.S.S.

Qui a donné à la bourgeoisie contre-révolutionnaire une arme spirituelle contre le bolchévisme, sous forme de thèse sur l'impossibilité de construire le socialisme dans notre pays, sur la dégénérescence inéluctable des bolcheviks, etc. ? Cette arme le trotskisme la lui a donnée.

On ne peut considérer comme un hasard le fait que tous les groupements antisoviétiques en U.R.S.S., dans leurs tentatives de justifier l'inévitabilité de la lutte contre le pouvoir des Soviets, aient invoqué la thèse trotskiste que l'on connaît sur l'impossibilité de construire le socialisme dans notre pays, sur la dégénérescence inéluctable du pouvoir des Soviets, sur le retour probable au capitalisme.

Qui a donné à la bourgeoisie contre-révolutionnaire de l'U.R.S.S. une arme tactique sous forme de tentatives d'actions déclarées contre le pouvoir des Soviets ? Cette arme, les trotskistes la lui ont donnée, qui tentèrent d'organiser des démonstrations antisoviétiques à Moscou et à Leningrad le 7 novembre 1927. C'est un fait que les manifestations antisoviétiques des trotskistes ont redonné du courage à la bourgeoisie et déclenché le sabotage des spécialistes bourgeois.

Qui a donné à la bourgeoisie contre-révolutionnaire une arme d'organisation sous forme de tentative de constituer des organisations antisoviétiques clandestines ? Cette arme, les trotskistes la lui ont donnée, qui organisèrent leur propre groupe illégal anti-bolchévique. C'est un fait que l'action antisoviétique clandestine des trotskistes a facilité la cristallisation organique de groupements antisoviétiques en U.R.S.S.

Le trotskisme est un détachement d'avant-garde de la bourgeoisie contre-révolutionnaire.

Voilà pourquoi le libéralisme à l'égard du trotskisme, bien que brisé et camouflé, est de l'inconséquence confinant au crime, à la trahison envers la classe ouvrière.

1931.

*J. Staline : « Sur quelques questions de l'histoire du bolchévisme », la Révolution prolétarienne, n° 6 (113), 1931, en russe.*

\*\*\*

*Cet article de la Pravda établit le bilan du trotskisme, tel qu'il ressort des deux récents procès de Moscou (Centre unifié et Centre parallèle). Il montre à quoi a abouti la lutte de Trotski contre le léninisme dans le domaine de l'édification du socialisme en U.R.S.S.*

## CE QUE LES TROTSKISTES PREPARAIENT AUX OUVRIERS

### I

L'étonnement sceptique que certains journaux étrangers simulent devant les crimes inouïs révélés par le procès du Centre trotskiste antisoviétique, témoigne seulement, le plus souvent, du manque de scrupule des propriétaires ou des collaborateurs de ces journaux. Comment des gens qui se disent socialistes auraient-ils pu commettre de pareils crimes contre la classe ouvrière ? demandent naïvement ces messieurs. Ils « oublient » les nombreuses leçons de l'histoire.

La bourgeoisie a plus d'une fois trouvé de fidèles serviteurs parmi les déchets du mouvement ouvrier. C'est du camp des opportunistes que sont sortis les chiens couchants les plus dévoués du capitalisme qui, bien souvent, s'étaient parés d'un vêtement « gauchiste ». Il suffit de rappeler quelques noms. Lloyd George en Angleterre. En France, Millerand, avant même d'avoir eu le temps d'user ses souliers « socialistes », fusillait déjà, en qualité de ministre bourgeois, la foule des grévistes désarmés et affamés. Clemenceau fit volte-face, passant des phrases radicales « de gauche » au rôle de « tigre » de l'impérialisme français. En Allemagne, Ebert fut le premier président de la République bourgeoise ; avec le « chien sanglant » Noske, il établit un régime de terreur contre-révolutionnaire contre la classe ouvrière et c'est à l'ombre de ce régime que poussa le champignon vénéneux du fascisme. En Italie, Mussolini commença sa carrière en se situant à l'aile opportuniste du Parti socialiste.

L'évolution du trotskisme se distingue des exemples que nous venons de citer par le fait qu'elle s'est opérée dans un pays où, pour la première fois dans l'histoire, la classe ouvrière tient fermement le gouvernail de l'Etat. Le rêve d'innombrables générations d'opprimés et d'exploités y est réalisé. Le socialisme a été conquis dans des luttes acharnées, au prix de nombreux sacrifices. Des classes autrefois dominantes, il n'est resté que des débris, auxquels se sont joints des apostats craignant la lumière du jour. Le trotskisme, devenu le centre organisateur de ces éléments, dans sa rage impuissante inscrit sur sa bannière : Retour au capitalisme. Son principal espoir est lié à l'intervention étrangère. Judas-Trotski, le pire ennemi de la classe ouvrière, portant la marque de Caïn sur le front, active sa bande infâme : espionnez, trahissez, sabotez davantage ! Tuez plus d'ouvriers et de soldats rouges ! Agissez plus énergiquement par la terreur !

Tout le passé du trotskisme le prédestinait à son rôle infâme de pire ennemi de la classe ouvrière. Sa carrière est une succession continue de trahisons, dissimulées pendant un certain temps par la phrase « de gauche ».

C'est certainement en songeant à des récidives possibles du trotskisme et pour mettre en garde le Parti contre elles que Lénine a écrit, à un tournant de la révolution prolétarienne, au moment de l'abandon du communisme de guerre pour la nouvelle politique économique :

Dix à vingt ans de rapports justes avec la paysannerie, et la victoire est assurée à l'échelle mondiale (même s'il y a un retard des révolutions prolétariennes, lesquelles grandissent), sinon vingt à quarante ans de tortures de la terreur blanche. « Aut-aut. Tertium non datur. » [*L'un ou l'autre, il n'y a pas de troisième éventualité.*]

Le léninisme a assuré la première alternative. Le trotskisme aurait inmanquablement conduit à la deuxième. C'est à cela que tendait toute la démagogie du trotskisme, toutes ses propositions aventureuses qui signifiaient une orientation vers la division entre la classe ouvrière et les paysans, la perte du pouvoir par la classe ouvrière, le retour du pays sous le joug de la dictature bourgeoise.

## II

Les trotskistes, à la suite des menchéviks, ont tenté de se parer de l'« ouvriérisme ». Mais sous leurs phrases de « gauche » se cachait un fond capitulard. A la classe ouvrière qui, au prix d'immenses sacrifices avait conquis le pouvoir et l'avait défendu contre une quinzaine d'Etats interventionnistes, les trotskistes proposaient de retourner à l'ancienne domination de la bourgeoisie. Tel était le sens caché de toute la lutte du trotskisme contre la théorie léniniste de l'édification du socialisme dans un seul pays. Par leur thèse de l'impossibilité d'édifier le socialisme en Union soviétique, les trotskistes ont livré à la bourgeoisie contre-révolutionnaire une arme empoisonnée contre la classe ouvrière.

Le Parti, sous la direction de Staline, a démoli le trotskisme.

En quelques années, les plus grands changements ont été réalisés en U.R.S.S. La possibilité d'édifier le socialisme dans un seul pays, théoriquement prouvée par Lénine et Staline, est aujourd'hui pratiquement démontrée par l'expérience d'une œuvre constructive gigantesque.

Si le trotskisme se fixait autrefois comme tâche d'empêcher l'édification du socialisme, il aspire aujourd'hui à détruire ce qui est déjà créé.

Le trotskisme est passé aux méthodes de lutte les plus viles, les plus ignobles, les plus méprisables. Son programme est la restauration du capitalisme. C'est loin de la lumière du jour que se rassemblent les hyènes trotskistes, les misérables qui n'ont plus rien d'humain, les cyniques canailles prêtes à tous les crimes. Ils inaugurent la série des forfaits devant lesquels pâlisent les turpitudes les plus révoltantes de l'histoire humaine. Rien n'arrête plus dans leur chute les émissaires du vieux monde luttant sans espoir contre la société nouvelle qui s'édifie pour le bonheur du peuple. Ils vendent la patrie en gros et en détail à ses pires ennemis, ils espionnent, ils sabotent de concert avec les agents de l'espionnage fasciste; ils se livrent à la terreur individuelle contre-révolutionnaire ; ils préparent des trahisons inouïes pour le cas d'une guerre. Telles sont les méthodes d'« activité » de la meute trotskiste.

Qu'apporte le trotskisme à la classe ouvrière ? Le tableau qui a été déroulé au procès du Centre trotskiste antisoviétique permet de répondre d'une façon complète à cette question.

Radek, dans ses dépositions au procès, a exposé en ces termes, le programme économique que Trotski lui avait communiqué dans sa lettre de décembre 1935 :

La concession non seulement des entreprises industrielles importantes pour les Etats impérialistes, mais aussi l'aliénation aux éléments capitalistes des entreprises économiques importantes qu'ils désigneront. Trotski prévoyait des emprunts par obligations, c'est-à-dire l'admission du capital étranger à l'exploitation des usines qui, pour la forme, resteront aux mains de l'Etat soviétique.

Ainsi, c'est le programme de rétablissement de l'esclavage capitaliste pour la classe ouvrière qui a renversé le pouvoir de la bourgeoisie et qui, par un travail plein d'abnégation, a construit le socialisme. Les fripouilles trotskistes comprenaient parfaitement que seul le régime de la terreur fasciste la plus féroce pourrait obliger les masses ouvrières à se plier à la servitude capitaliste.

Trotski écrivait cyniquement dans cette même lettre à Radek :

Il ne peut être question d'aucune démocratie. La classe ouvrière a vécu dix-huit années de révolution, et son appétit est formidable ; or, cet ouvrier, il faudra le faire retourner en partie dans des fabriques privées, en partie dans des fabriques de l'Etat qui auront à soutenir la concurrence la plus rude du capital étranger. Cela veut dire qu'il y aura une forte aggravation de la situation de la classe ouvrière. Dans les campagnes recommencera la lutte du paysan pauvre et du paysan moyen contre le koulak. Pour tenir, il faudra un pouvoir fort, quelles que soient les formes qu'il revête.

Au procès, l'infâme Radek a ouvertement avoué qu'en lisant cette lettre il a parfaitement compris que Trotski y traçait la perspective de l'instauration du régime fasciste.



### III

Concrètement, que signifiait le programme trotskiste pour les masses ouvrières ?

Le prolétariat était autrefois la classe exploitée et opprimée par la bourgeoisie. Dans le pays des Soviets, cette classe n'appartient plus qu'à un passé révolu. Une nouvelle classe ouvrière est née.

Le prolétariat de l'U.R.S.S. est devenu une classe absolument nouvelle, la classe ouvrière de l'U.R.S.S., qui a anéanti le système capitaliste de l'économie, affermi la propriété socialiste des instruments et moyens de production, et qui guide la société soviétique dans la voie du communisme. (Staline : *Rapport sur le projet de Constitution de l'U.R.S.S.*)

Cette classe ouvrière, les trotskistes veulent la ramener à l'état de prolétariat exploité et opprimé. La classe ouvrière exerce en U.R.S.S. sa dictature, le pouvoir de l'Etat est entre ses mains, elle guide la lutte de tout le peuple travailleur pour le communisme. La classe ouvrière a de l'autorité dans les masses populaires qui l'estiment et l'honorent. Les trotskistes veulent la réduire à l'état d'un paria sans droits, bafoué par les oisifs et les parasites. A l'instar de l'Allemagne fasciste, jeter des centaines de milliers d'ouvriers dans les cachots de la police fasciste, dans les camps de concentration, exterminer l'avant-garde la plus consciente et la plus active de la classe ouvrière : voilà ce que veut le trotskisme.

Les masses ouvrières de l'U.R.S.S., libérées des chaînes de l'exploitation, ont connu la joie du travail créateur et libre. Le travail est devenu une affaire d'honneur, de gloire, de vaillance et d'héroïsme. Où donc encore le mouvement stakhanoviste pouvait-il naître et s'épanouir ? Le trotskisme rêve de ramener les ouvriers à la chiourme sous le joug du travail forcé, de les réduire à un travail exténuant au profit d'une poignée d'exploiteurs, de vampires.

La loi inébranlable de l'U.R.S.S. est : qui ne travaille pas ne mange pas. L'exploitation de l'homme par l'homme est à jamais abolie. Les richesses immenses créées par le travail du peuple constituent son bien imprescriptible. La classe ouvrière est dans la large voie qui la conduit à un essor matériel et culturel toujours plus grand. Les trotskistes veulent rétablir le vieux principe du régime d'exploitation : qui travaille ne mange pas. Trotski écrivait à Radek qu'une « forte aggravation de la situation de la classe ouvrière est inévitable ». Evidemment ! Si l'on rétablit les gros bénéfices des capitalistes, si l'on abandonne à une poignée de parasites le bien du peuple et le fruit de son travail, il ne reste plus pour le peuple que le travail exténuant et une existence famélique.

C'est en U.R.S.S. qu'il y a la plus courte journée de travail, que la protection du travail est la plus parfaite. Les fascistes trotskistes veulent rétablir l'ancien bagne où l'on travaillait de l'aube jusqu'au crépuscule, où toute revendication avait pour conséquence de faire mettre l'ouvrier à la porte de l'usine.

Les citoyens de l'U.R.S.S. ont le droit au travail, c'est-à-dire le droit de recevoir un emploi garanti, avec rémunération de leur travail selon sa quantité et sa qualité.

Ces paroles de la Constitution stalinienne, de la loi fondamentale de l'Etat soviétique signifient la réalisation du rêve d'innombrables générations de prolétaires qui vivaient et mouraient dans la déprimante inquiétude du lendemain. La jeunesse soviétique n'a jamais connu et ne connaîtra jamais cette inquiétude du lendemain, cette peur de perdre son travail et son morceau de pain. Or, les trotskistes aspirent à ramener un régime sous lequel le chômage est l'hôte fréquent des foyers ouvriers. L'économie soviétique ignore les crises, mais le capitalisme est inconcevable sans elles. Vivre dans la peur constante de perdre son morceau de pain, son abri, de ne pas pouvoir nourrir ses enfants, courir le risque de mourir de faim, tels sont les « bienfaits » dont le trotskisme veut combler la classe ouvrière soviétique.

Le droit au repos est un droit imprescriptible de chaque citoyen de l'U.R.S.S. Les trotskistes voulaient ramener le régime qui ne donne de repos à l'ouvrier que dans la tombe, exception faite du « repos » forcé durant les mois et les années de chômage qui anéantit toutes les forces de l'ouvrier et qui signifie pour lui la faim et la mort.

Le droit à l'instruction est une des plus grandes conquêtes de la classe ouvrière. La voie vers les cimes de la science, la voie vers l'immense héritage culturel de l'humanité est en U.R.S.S. largement ouverte à tous. Et la classe ouvrière marche fermement et avec assurance dans cette voie. Combien de remarquables talents n'a-t-elle pas déjà donnés dans les branches les plus variées des sciences et des arts ! Le régime que les trotskistes rêvaient de ramener aurait fermé hermétiquement devant la « plèbe » les portes de la science et aurait écrit sur elles : Entrée interdite aux pauvres ! Le capitalisme signifie le monopole de la science pour la minorité possédante ; quant à la majorité, elle est condamnée à se contenter, en guise de nourriture intellectuelle, des miettes qui lui sont jetées de la table des maîtres.

L'ouvrière reçoit en U.R.S.S. un salaire égal à celui de l'homme pour le même travail. Toutes les formes de l'inégalité honteuse entre les sexes sont abolies en U.R.S.S. Les trotskistes méditent de ramener la partie féminine de la classe ouvrière sous un double joug, et une double exploitation, de remettre en vigueur les lois ignobles et féroces infériorisant la femme dans tous les pays du Capital.

Dés milliards de roubles sont dépensés chaque année en U.R.S.S. pour les besoins sociaux et culturels de la classe ouvrière, pour les assurances sociales, pour l'aide aux malades et aux vieillards. La restauration du capitalisme signifierait que tous les admirables palais et sanatoria, les établissements médicaux, les maisons de repos deviendraient de nouveau le bien d'une infime poignée de parasites repus.

#### IV

Les trotskistes comptaient non seulement rétablir en U.R.S.S. le capitalisme, mais aussi y ramener toutes les horreurs de l'exploitation coloniale. La patrie soviétique a affirmé son indépendance politique et économique. Elle est devenue le grand et puissant pays du socialisme. Le pouvoir de la classe ouvrière en a fait le pays le plus avancé du monde, le phare de toute l'humanité d'avant-garde, les trotskistes s'efforçaient de faire de la patrie socialiste la colonie des Etats fascistes les plus agressifs. Ils préparaient aux ouvriers de la patrie socialiste le sort des coolies chinois.

« Il faut abandonner toute pensée de travail de masse » suggérait Trotski à Piatakov lors de son voyage à Oslo.

Avec cynisme et impudence, Trotski disait à ses partisans :

Il serait absurde de penser qu'on peut arriver au pouvoir sans s'assurer la bienveillance des principaux gouvernements capitalistes, eu particulier ceux qui sont les plus agressifs, tels que les actuels gouvernements de l'Allemagne et du Japon. Il est absolument nécessaire d'avoir dès maintenant un contact et une entente avec ces gouvernements.

Trotski reconnaît que les trotskistes n'arriveront jamais au pouvoir sans une guerre de l'Allemagne et du Japon contre l'U.R.S.S. et sans la défaite de celle-ci dans cette guerre. De là, la directive : hâter, provoquer la guerre, faire un travail de sape, aider les pays fascistes à démolir le rempart du socialisme, commettre de monstrueuses trahisons. Le trotskisme par ses actes de sabotage a fait périr des dizaines d'ouvriers et de soldats de l'Armée rouge. Les trotskistes s'apprêtaient à sacrifier, dès qu'éclaterait la guerre, des centaines de milliers et des millions de travailleurs sur l'autel de la restauration capitaliste. Les Etats fascistes ont leurs idées sur le caractère et les buts de la guerre : ils ont leurs plans de guerre. Voici, par exemple, ce qu'écrivait récemment *Die Deutsche Wehr*, organe officieux de l'état-major allemand :

La seule récompense digne du risque et des sacrifices qui s'attachent aujourd'hui à la guerre ne peut-être que l'éviction complète du vaincu de l'arène, son anéantissement en qualité de force économique considérable et indépendante. L'ennemi ne doit plus produire, il ne doit plus avoir la possibilité de participer à la concurrence. Il n'est pas permis de lui laisser, en vue d'une nouvelle guerre, plus heureuse peut-être, une industrie capable de fonctionner. L'ennemi doit être ruiné et dépouillé. C'est en cela seulement que consiste la victoire dans les conditions modernes.

Ainsi l'industrie doit être anéantie. C'est dans l'esprit de ce programme qu'a été rédigé l'accord conclu avec Hess, le lieutenant de Hitler. Livrer le pays à la merci du fascisme allemand, voilà l'intention qui apparaît dans chaque point de cet accord. Trotski écrivait que sans le secours de l'Allemagne et du Japon, il est non seulement impossible d'accéder au pouvoir, mais aussi d'y rester. C'est pourquoi a été établi tout un programme pour vendre la patrie socialiste. Le Japon aurait reçu la province maritime, la région de l'Amour, le pétrole de Sakhaline ; l'Allemagne aurait obtenu l'Ukraine, la liberté d'action dans la vallée du Danube et dans les Balkans ; le pays aurait été économiquement asservi sous la forme de concession des entreprises et par des traités de commerce conclus à des conditions léonines. Mais les ennemis de l'humanité se sont cruellement trompés dans leurs calculs. Un coup sérieux a été porté aux projets des fauteurs de guerre. Les ennemis de la classe ouvrière ont été châtiés comme ils le méritaient et le peuple soviétique, après les avoir anéantis ira encore plus sûrement de l'avant vers les cimes radieuses du communisme.

14 février 1937.

Article de la Pravda.

\*\*\*

#### LE TROTSKISME ACTUEL

En menant la lutte contre les agents trotskistes, les camarades de notre Parti n'ont pas remarqué, ne se sont pas aperçus que le trotskisme d'à présent n'est déjà plus ce qu'il était, disons il y a sept ou huit ans ; que le trotskisme et les trotskistes ont subi durant ce temps une sérieuse évolution qui a radicalement changé sa face ; que pour cette raison, la lutte contre le trotskisme, les méthodes de lutte contre lui doivent aussi être radicalement changées. Les camarades de notre Parti n'ont pas remarqué que *le trotskisme a cessé d'être le courant politique dans la classe ouvrière qu'il était il y a sept ou huit ans, qu'il est devenu une bande cynique et sans principe de saboteurs, d'agents de diversion, d'espions et d'assassins agissant selon les instructions des organes d'espionnage des Etats étrangers.*

Qu'est-ce qu'un courant politique dans la classe ouvrière ? Un courant politique dans la classe ouvrière, c'est un groupe ou un parti qui a sa physionomie politique déterminée, sa plateforme, son programme, qui ne se cache pas et ne peut pas cacher ses idées de la classe ouvrière, mais, au contraire, fait ouvertement et honnêtement la propagande de ses idées, sous les yeux de la classe ouvrière ; qui ne craint pas de montrer sa physionomie politique à la classe ouvrière, qui ne craint pas d'exposer ses vrais buts et objectifs à la classe ouvrière, mais, au contraire, va vers la classe ouvrière visière levée pour la convaincre de la justesse de ses idées. Dans le passé, il y a sept ou huit ans, le trotskisme était un tel courant politique dans la classe ouvrière ; il est vrai, un courant anti-léniniste et par conséquent essentiellement erroné, mais tout de même un courant politique.

Peut-on dire que le trotskisme d'à présent, le trotskisme, disons de 1936, soit un courant politique dans la classe ouvrière ? Non, on ne peut pas le dire. Pourquoi ? Parce que les trotskistes actuels ont peur de montrer à la classe ouvrière leur vrai visage, ils ont peur de lui dévoiler leurs vrais buts et objectifs, ils cachent soigneusement à la classe ouvrière leur physionomie politique, craignant que si la classe ouvrière apprend quelles sont leurs vraies intentions, elle les maudisse, comme des gens qui lui sont étrangers, et les chasse loin d'elle.

C'est par cela, à proprement dire, que s'explique le fait que la principale méthode de l'activité trotskiste est maintenant, non pas la propagande ouverte de ses idées dans la classe ouvrière, mais le camouflage de ses idées, l'exaltation servile et obséquieuse des idées de ses adversaires, le dénigrement phariséen et mensonger de leurs propres idées.

*3 mars 1937.*

*J. Staline : « Discours à l'assemblée plénière du Comité central du P. C. de l'Union soviétique ».*

## LE TROTSKISME ET L'ESPAGNE

*Le trotskisme est devenu aujourd'hui un phénomène international dans la lutte contre l'Union soviétique et la révolution prolétarienne.*

*Pour le caractériser d'une manière complète et exacte, il faudrait donner des exemples de son activité dans les divers pays. Nous le verrions alors se dresser contre le Front populaire en France et dans les autres pays où cette formation de lutte contre le fascisme est à l'ordre du jour ; nous le verrions en Chine se faire le collaborateur des éléments les plus réactionnaires, des ennemis les plus acharnés du mouvement d'émancipation nationale ; nous le verrions en Allemagne bénéficier de l'indulgence complice des bourreaux hitlériens.*

*Partout il nous apparaîtrait sous une phrase de « gauche », « ultra-révolutionnaire », comme un facteur de division et de démoralisation du mouvement ouvrier et du rassemblement antifasciste, portant toujours et partout ses coups principaux contre l'Union soviétique et les Partis communistes, se faisant ainsi l'auxiliaire du fascisme et de la réaction la plus noire, justifiant en tout point l'étiquette flétrissante par laquelle Staline l'a marqué pour toujours, d'« avant-garde de la contre-révolution mondiale ».*

*Un tel choix d'extraits, si intéressant qu'il pourrait être, dépasserait toutefois singulièrement les cadres de cet ouvrage. Nous nous bornons donc à citer deux articles parus dans la Correspondance internationale, qui dévoilent les agissements du trotskisme en Espagne.*

*Pour les autres pays, que le lecteur veuille bien se reporter à la presse ouvrière internationale. Il y trouvera presque quotidiennement des faits qui corroborent ce que nous venons de dire.*

\*\*\*

### L'ACTIVITE DES TROTSKISTES EN ESPAGNE

L'intérêt principal du fascisme en Espagne républicaine est la destruction du Front populaire. Dès le 16 février 1936, quand le Front populaire obtint la majorité écrasante aux élections parlementaires, il devint le pire ennemi du fascisme, le plus haï, précisément parce qu'il est le meilleur instrument pour empêcher que le fascisme s'empare du pouvoir dans un pays. Chaque jour, à toute occasion, dans leurs discours et dans leur presse, les trotskistes attaquent violemment le Front populaire et ses représentants et tâchent de semer le désaccord entre les ouvriers et les autres couches antifascistes du Front populaire.

La politique du Front populaire — écrit la *Batalla*, organe trotskiste, dans son numéro du 29 mai — conduit, comme nous l'avions prévu, à l'affaiblissement des partis et organisations ouvrières qui la pratiquent.

Et plus loin, dans un article intitulé « Le Front populaire nous mène au fascisme » :

On parle de fortifier le Front populaire avec lequel on affaiblit les énergies et paralyse les actions combatives des masses ouvrières et paysannes. Au lieu de freiner la décomposition des partis républicains, on doit la précipiter le plus possible. Il faut aussi précipiter l'expérience démocratique des masses. Pour cela, une condition indispensable est la rupture de toute liaison organique avec la bourgeoisie républicaine. Au lieu de Front populaire, Alliance ouvrière nationale.

Maintenant, pendant la guerre civile, ils tentent encore par tous les moyens de rompre le Front populaire en lançant des revendications d'apparence radicale, et de semer la division entre les différentes forces qui le composent. Ainsi, ils servent les bourreaux fascistes des travailleurs, les assassins des femmes et des enfants sans défense.

#### Contre le gouvernement de la République.

Ensuite, la tâche du fascisme est d'affaiblir par tous les moyens possibles le gouvernement de la République ainsi que le gouvernement de la Généralité de Catalogne. Dans ce sens aussi, les trotskistes leur rendent des services merveilleux. Voyons quelques exemples concrets. Lorsque le gouvernement Largo Caballero fut constitué à Madrid, le parti trotskiste en Espagne, « Parti ouvrier d'unification marxiste » (P.O.U.M.) et son organe, *la Batalla*, dirigèrent de furieuses insultes contre ce qu'ils appelèrent « trahison des intérêts du prolétariat » en protestant contre le gouvernement, au cri de : « Dehors les ministres bourgeois ! »

Plus tard, après que fut constitué en Catalogne le gouvernement de la Généralité, avec la participation d'un conseiller trotskiste, le P.O.U.M. et son organe, *la Batalla*, attaquèrent durement chaque jour le gouvernement en le qualifiant de contre-révolutionnaire. Quand les forces représentées dans ce conseil font des efforts pour lui faciliter la tâche d'unification de toutes les volontés du peuple, catalan, les trotskistes qui sont représentés et ont participé à la rédaction de la déclaration du Conseil, attaquent dans leur presse la composition et la déclaration du Conseil.

Le 12 décembre, le Comité exécutif du P.O.U.M. s'est réuni et son secrétaire, Nin, y fit un compte rendu. Il déclara que le gouvernement de Valence, malgré la participation d'organisations ouvrières, défendait davantage les intérêts de la République bourgeoise que les intérêts de la révolution. En commentant la crise du gouvernement de Catalogne provoquée par les manœuvres criminelles du P.O.U.M. et au cours de laquelle le ministre trotskiste fut écarté du gouvernement, il ajouta, en tâchant toujours de séparer la C.N.T. (Centrale syndicale anarcho-syndicaliste) des autres forces représentées dans le gouvernement :

La crise du gouvernement de Catalogne est motivée parce que notre parti et la C.N.T. ne veulent pas permettre la perte des conquêtes de la révolution. Il s'agit de deux tendances, la tendance révolutionnaire représentée par la C.N.T. et le P.O.U.M. et la tendance contre-révolutionnaire représentée par le Parti socialiste unifié et par les dirigeants de l'U.G.T. (Centrale syndicale socialiste), ainsi que par les républicains de gauche.

Nin indiqua la banqueroute du Parlement bourgeois et déclara que le P.O.U.M.

défendra le mot d'ordre du remplacement du Parlement par une autre organisation composée de délégués des comités d'ouvriers et de représentants des syndicats et de la paysannerie.

Dernièrement, les trotskistes menèrent une campagne effrénée sur la question du ravitaillement du peuple catalan en semant la panique parmi la population et en dirigeant de dures attaques contre le conseiller du ravitaillement, Comorera, secrétaire du Parti socialiste unifié, en l'accusant de spéculer sur la faim du peuple.

### **Contre l'unité prolétarienne**

Le fascisme tâche par tous les moyens, en utilisant ses agents trotskistes, d'empêcher premièrement l'unité et, s'il n'y réussit pas, il utilise toutes les occasions pour rompre l'unité.

A l'occasion de la fusion des Jeunesses socialistes et communistes en avril 1936, les trotskistes ont mené une campagne acharnée contre cette unification ainsi que contre l'unification de l'U.G.T. et de la C.G.T.U. (syndicats rouges).

Dans le domaine de la jeunesse comme dans le domaine syndical, les socialistes absorbent les communistes officiels. Un parti qui reste sans mouvement syndical et de jeunes n'est qu'une caricature de parti. Ses jours sont comptés.

Utilisant le fait que toutes les organisations populaires et ouvrières sont occupées dans la lutte contre le soulèvement fasciste, les trotskistes ont créé ladite « Jeunesse communiste ibérique ». Pendant que les prolétaires honnêtes et les antifascistes convaincus luttent sur le front, les trotskistes font un travail de désorganisation et de scission contre-révolutionnaire à l'arrière.

A l'occasion de la signature d'un accord d'unité d'action entre l'U.G.T., la C.N.T., la F.A.I. (Fédération anarchiste ibérique) et le Parti socialiste unifié de Catalogne, signature accueillie avec grand enthousiasme par tout le peuple catalan, la *Batalla* attaque violemment ce pacte d'unité tout en le cachant à ses lecteurs.

### **Contre l'Union soviétique**

L'aide que le prolétariat international donne du dehors au peuple espagnol est un facteur très important pour le triomphe de l'Espagne antifasciste, en premier lieu la solidarité et l'amour des travailleurs de l'Union soviétique. Partant le fascisme espagnol est très intéressé à discréditer l'Union soviétique et les chefs de son gouvernement. En Union soviétique même, le fascisme utilise ses serviteurs, les trotskistes, pour attenter à la vie des dirigeants du gouvernement et du Parti de l'Union soviétique, pour faire des actes de sabotage, pour pratiquer l'espionnage. En Espagne, le fascisme utilise les trotskistes pour réaliser une lutte féroce contre le pays du socialisme triomphant et contre ceux qui l'ont conduit, vers le triomphe.

Voyons quelques exemples.

Les chefs du P.O.U.M. écrivaient que les dirigeants de l'Union soviétique et de l'Internationale communiste ne s'intéressaient pas à la lutte du peuple espagnol. Les actions diplomatiques de l'Union soviétique en faveur du peuple espagnol, toute la campagne de solidarité réalisée par les Partis communistes dans tous les pays seraient seulement l'expression du désir de ne pas intervenir directement et concrètement à côté des antifascistes.

A l'occasion de l'arrivée à Barcelone du bateau soviétique *Sirianine* qui a provoqué un enthousiasme délirant parmi la population catalane, les trotskistes écrivaient : « Oui, ce sont les citoyens soviétiques qui nous aident, mais pas le gouvernement soviétique. » Et ils ajoutaient, alors que la solidarité soviétique fait vibrer le peuple espagnol d'enthousiasme en le stimulant pour la lutte et en ranimant sa foi dans le triomphe et continuant en cela la campagne internationale menée par le fascisme :

Si Staline a cédé et accorde sa solidarité, c'est parce que de cette façon il pense affaiblir les positions du fascisme nazi dans lequel Staline voit son principal ennemi.

Selon la *Batalla*, il résulte que Staline aide l'Espagne républicaine pour affaiblir l'Allemagne son ennemie. De cela, on tire la conclusion fasciste que les provocateurs de guerre sont les communistes.

Les attaques des trotskistes contre l'Union soviétique sont devenues si agressives et si calomnieuses que le consul général de l'U.R.S.S. à Barcelone a dû les dénoncer publiquement. Dans une note, le consulat général de l'U.R.S.S. à Barcelone dit :

Une des manœuvres de la presse fasciste internationale consiste à calomnier en déclarant que le représentant de l'Union soviétique accrédité devant le gouvernement dirige en fait la politique intérieure et extérieure de la République espagnole. Les buts des serviteurs du fascisme, en diffusant une pareille insinuation, sont bien clairs. En premier lieu, ils veulent nuire au prestige du gouvernement de la République espagnole. En deuxième lieu, affaiblir le sentiment de solidarité fraternelle qui devient chaque jour plus fort entre le peuple d'Espagne et celui de l'Union soviétique, base morale principale de la lutte antifasciste. En troisième lieu, aider et renforcer les tendances de désorganisation du front unique républicain de la part des différents groupes incontrôlés et irresponsables. Et voilà que, parmi les organes de la presse catalane, il s'en trouve un qui a entrepris la tâche d'aider cette campagne fasciste. Dans son numéro du 27 novembre, la *Batalla* tâche de fournir du matériel aux insinuations fascistes, mentionnées.

### **Contre les brigades internationales**

Dans la guerre, le rôle des trotskistes est d'utiliser les petits groupes qu'ils ont organisés pour trahir, pour se retirer dans les moments les plus décisifs de la lutte.

Ils dirigent en même temps des attaques contre la reconstruction de l'armée ouvrière, en exigeant une Armée rouge, mais pas une armée populaire.

Les glorieuses brigades internationales sont aussi l'objet des attaques des trotskistes. Ils disent qu'elles sont au service du Parti communiste officiel et de l'U.R.S.S., qu'elles sont au service de Staline, qu'elles sont un grand danger pour l'Espagne antifasciste.

Et voilà ce qu'écrivit en même temps le journal de Franco, *Heraldo de Aragon* :

Staline se propose d'amplifier et consolider son influence à Madrid et Valence, après avoir assuré sa domination en Catalogne. A cet effet, Staline a chaque jour de longues conférences avec Rosenberg, son délégué auprès du gouvernement Largo Caballero, auquel il donne des instructions correspondantes.

Cette attitude a été clairement confirmée par le ministre rouge, Jésus Hernandez, communiste, qui a dit : « Maintenant, nous devons commencer le travail définitif d'élimination du P.O.U.M. qui est une organisation traître et antisoviétique. Après, nous anéantirons la C.N.T. S'ils offrent une résistance, nous comptons sur l'appui inconditionnel de la Brigade internationale. »

Pour qui les brigades internationales sont-elles un danger ? Pour le fascisme. C'est pour cela qu'elles sont attaquées par les trotskistes, ses alliés. Les brigades internationales ne sont pas des brigades communistes. Dans les rangs des brigades internationales luttent coude à coude, des socialistes, des anarchistes, des communistes, des démocrates, des intellectuels, des hommes de tous les courants antifascistes. Les brigades internationales ont été formées précisément par le Front populaire mondial pour aider l'héroïque peuple de l'Espagne démocratique. Elles sont en effet un grand danger pour le fascisme. Voilà pourquoi les trotskistes les attaquent.

*Janvier 1937.*

*Irène Falcon : « L'activité des trotskistes en Espagne », Correspondance internationale, n° 5, 1937.*

\*\*\*

### **LES TROTSKISTES EN ESPAGNE**

Les troupes les plus importantes des trotskistes se trouvent à Barcelone et Lerida (Catalogne).

Au début, ils fondèrent ici, presque sans soucis, l'organisation trotskiste s'appelant Parti ouvrier d'unification marxiste, ou, par abréviation, P.O.U.M., qui commença au début de la guerre civile, à déployer une agitation orageuse, mais cependant de caractère étranger. Un petit nombre d'adhérents se rattachèrent à cette organisation, des gens de différents partis qui, pour avoir commis des actes de sabotage, des vols ou des escroqueries, avaient été exclus de leurs organisations. Ils avaient également créé leur propre petite « armée ».

Cependant, les événements ne tardèrent pas à prendre une tournure très grave. Trois commandants des colonnes du P.O.U.M. avaient pris l'habitude de quitter le front de leur section au moment où il s'agissait d'engager la lutte.

Le détachement trotskiste quitta une importante position stratégique juste avant le début des opérations sur le front d'Aragon. Le petit détachement Thälmann fut contraint de prendre la place des déserteurs pour repousser l'attaque ennemie, ce qui lui coûta la moitié de ses combattants.

Dans un autre secteur du même front, une offensive déclenchée par les républicains fut empêchée, la formation trotskiste ayant décampé au moment de l'attaque.

De même sur un autre front du centre, dans le secteur de Siguenza, les trotskistes retirèrent subitement leurs effectifs, malgré les protestations des miliciens. Un bataillon de cheminots s'installa à la place et couvrit héroïquement la retraite des loyaux dans ce secteur.

Dans la feuille *le Combattant rouge* — on ignore quel est l'éditeur du journal — on assure que les trotskistes luttent dans les rangs de la brigade internationale pour la République.

Je m'adressai, à ce sujet, aux commandants des 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> brigades internationales ; ils me dirent catégoriquement que des combattants de ce genre ne se trouvaient pas parmi leurs troupes. Les détachements P.O.U.M. ont été dissous et les commandants chassés du front.

Dans ce pays où le Front populaire se trouve à la tête de la lutte armée pour la liberté et l'indépendance, dans un pays plein de vénération et d'amour pour l'Union soviétique, Trotski avait donné deux directives à ses partisans :

1° S'opposer au Front populaire ;

2° Se dresser contre l'Union soviétique.

Cependant, ces directives ont été accueillies de mauvaise grâce par des membres du P.O.U.M. entraînés par la colère et rongés par l'esprit de vengeance.

Trotski sanctionna dès ce moment l'organisation trotskiste P.O.U.M., qui s'était divisée en deux camps. Dans le premier figure Nin, ancien secrétaire de Trotski, actuellement secrétaire du P.O.U.M., et quelques-uns de ses adhérents, qui se présentent dans les réunions pour vociférer contre le Front populaire et, à l'aide de calomnies contre le gouvernement de la République, pour s'opposer également à la transformation des milices populaires en une armée du peuple.

Tous les partis et organisations politiques de Catalogne ayant réclamé la destitution de Nin à cause de sa duplicité, ce dernier fut exclu du nouveau gouvernement catalan.

La feuille du P.O.U.M., *Batalla*, ne connaît qu'un seul objet de sa haine et de ses attaques quotidiennes : l'Union soviétique.

Elle annonce journallement qu'une rébellion aurait éclaté à Moscou, que l'Internationale communiste aurait été liquidée et que le camarade Dimitrov aurait été arrêté pour être envoyé en Sibérie, que la presse soviétique se dresse contre le Front populaire, que la famine règne à Leningrad...

Il n'y a pas un seul journal des rebelles fascistes qui n'ait pas reproduit dans ses colonnes des extraits de *Batalla*.

Les fonctionnaires subordonnés du P.O.U.M., cependant, qui n'entendaient pas courir le risque d'être rossés par les ouvriers à cause de leur agitation antisoviétique, pensent d'abord à « renier » Trotski, conformément à la duplicité trotskiste, pour opérer dans l'ombre, autrement dit en organisant des coups de main et des expéditions. Les gens du P.O.U.M. emploient de plus en plus des procédés terroristes.

Le journal *Treball* démasquant l'agence trotskiste en Espagne, un groupe de jeunes gens se présenta à la rédaction pour dire que « *Treball* aurait à supporter les conséquences très graves de sa conduite ».

Une tentative d'assassinat fut commise quelques jours plus tard sur la personne de Juan Comorera, secrétaire du Parti socialiste unifié de Catalogne, dont *Treball* est l'organe central.

Voilà qui prouve que partout où la main criminelle de Trotski se pose, il n'y a que mensonge, trahison et assassinats.

Janvier 1937.

Michel Koltsov : « Les criminels trotskistes en Espagne », *Correspondance internationale*, n°5, 1937.